

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



FEU MGR. CHARLES LAROCQUE, EVÊQUE DE ST. HYACINTHE *

Monseigneur Charles Larocque, évêque de St. Hyacinthe, est mort jeudi dernier, 15 courant, à l'Hôtel-Dieu de cette dernière ville, à l'âge de 66 ans, après quelques semaines de maladie.

Depuis l'érection du diocèse de St. Hyacinthe, en 1852, c'est le troisième évêque qui disparaît du trône épiscopal. Rien ne faisait présager, il y a un mois, une fin aussi prochaine. La constitution de Sa Grandeur, en apparence assez bonne, était gravement atteinte, et la maladie a fait des progrès tellement rapides que Monseigneur est descendu dans la tombe alors que chez lui tout annonçait plusieurs années de vie.

Il avait eu du reste, lors de son élévation à l'épiscopat, comme le présentiment d'une fin relativement prochaine. Il dit à ce sujet à un de ses amis intimes : « J'accepte cette dignité parce que c'est un véritable sacrifice qu'on m'impose. Je dois renoncer maintenant à atteindre l'âge de ma bonne vieille mère. Cela durera peut-être dix ans, certainement pas quinze. »

Feu Mgr. Charles Larocque naquit à Chambly, le 15 novembre 1809 de Henri Larocque et de Sophie Robert ; il était l'aîné de quatre frères qui formaient toute la famille quand le père mourut. Si les biens de la fortune manquaient au foyer modeste où il fut élevé, ceux de la vertu et de l'intelligence n'y faisaient pas défaut. Tel est l'équilibre admirable que Dieu établit pour conserver et sauver le monde. Les âmes qui ont connu de bonne heure les privations et les souffrances, acquièrent ordinairement une force, une espèce de trempe, qui les distingue des autres.

Alors qu'on concevait de belles espérances sur les deux jeunes Larocque, le vénérable Messire Girouard venait de fonder, quelques années auparavant, le collège de St. Hyacinthe. On comprenait ce que pouvait produire de bien une institution semblable, alors que l'éducation était si peu répandue dans nos campagnes et que l'on ne comptait encore que trois maisons de ce genre à Québec, Montréal et Nicolet. Aussi les personnes à l'aise qui peuplaient les bords de la rivière Chambly, animées du plus pur patriotisme et d'un désir ardent de répandre l'éducation, décidèrent

de se cotiser entre elles pour que chaque paroisse fit instruire deux élèves à St. Hyacinthe.

Ce fut par l'intermédiaire de feu M. Mignault, le vénérable curé de Chambly, que s'effectua l'entrée des deux jeunes cousins dans l'institution.

Ceux qui ont assisté au sacre de Mgr. Larocque n'oublieront jamais la scène touchante dont ils furent alors témoins. On complimentaient le nouvel évêque sur la dignité à laquelle ses mérites l'avaient élevé : on avait fait allusion à l'amour de sa mère. « Ma mère, répondit Monseigneur, d'une voix émue, oh ! je l'aime ! Elle a été si bonne pour moi, depuis le jour où elle m'a donné la vie ! Elle s'est imposée tant de sacrifices pour me faire heureux. Il m'est impossible d'exprimer toute la vivacité de ma reconnaissance filiale. Elle m'a donné le jour ; mais malgré tous ses efforts, elle n'aurait jamais pu réussir à me donner l'instruction. » Et montrant M. Mignault : « C'est ce vénérable vieillard qui est là, c'est ce bon père qui m'a recueilli, et qui m'a rompu le pain de la pensée. C'est lui qui m'a fait ce que je suis. Aurais-je jamais des expressions assez chaleureuses pour lui dire combien je l'en remercie ? Oh ! oui, merci, merci, bon père ! votre fils n'est pas ingrat. » « Merci, et gloire à vous, » s'écria M. Mignault, pleurant de bonheur ; « gloire à vous, bon fils qui avez toujours été si complaisant pour moi. En ce moment, je suis récompensé, non pas une fois, mais des milliers de fois. Heureuse notre mère commune, la Ste. Eglise, si vous êtes aussi bon fils pour elle, que vous l'avez été pour moi. »

Au moment où le jeune écolier entra à St. Hyacinthe, ce collège obtenait déjà la réputation qui en a fait un de nos premiers établissements d'éducation.

Il rencontra là des condisciples qui ont marqué leur place dans notre société. Citons entre autres, Mgr. Joseph Larocque, le très révérend Sabin Raymond, l'hon. juge Sicotte, M. l'abbé Têtu, le D. Ls. Giard, etc., etc. Le premier était son parent : il devint son rival. Le vénérable défunt aimait à rappeler ces luttes généreuses qui ne font que resserrer les liens de l'amitié.

« Le même jour, nous entrions dans la même classe. Bientôt, entre les deux jeunes cousins la lutte s'engagea dans les études et dans les jeux. Je ne parle pas des exercices de la piété, car je serais forcé d'avouer que sur ce terrain j'étais vaincu plus que partout ailleurs. La nature nous avait faits parents ; le collège nous rendit intimes, et cette amitié nous l'avons tou-

jours cultivée comme une des plus douces jouissances de la vie. »

Dans le deuil où se trouve plongé tout le diocèse de St. Hyacinthe, personne n'a été frappé plus cruellement, que Mgr. Joseph Larocque conlammé à survivre à celui qui était à la fois son parent, son ami et son successeur.

Mgr. Larocque termina ses études en 1828, pour entrer aussitôt dans la voie qui devait le conduire au dernier degré de la hiérarchie sacerdotale. Il avait entendu le Seigneur qui l'appelait : il n'eut point d'hésitation.

Nous le retrouvons aussitôt professeur au collège où il continue d'enseigner les humanités jusqu'au milieu de 1831. Pour le préparer plus immédiatement au sacerdoce par l'étude et le recueillement, Mgr. Lartigue l'appela à l'Evêché de Montréal où se trouvait alors son grand Séminaire, et il l'ordonna dans l'ancienne cathédrale le 29 juillet 1832. Il le nomma vicaire de M. Laurent Aubry, curé de St. Roch de l'Achigan, puis en 1833 vicaire de M. Gagnon de Berthier. En 1835, il fut appelé à Chambly, comme directeur du Collège ; il y demeura un an. La paroisse de St. Pie le posséda comme curé pendant quatre ans, de 1836 à 1840, d'où il s'en alla résider à Blairfindie, puis, en 1844, à St. Jean Dorchester, qu'il ne devait quitter que pour prendre possession du siège épiscopal de ce diocèse.

Dans les différentes paroisses où il exerça le ministère, il se fit remarquer par son éloquence et son aptitude aux affaires, et les anciens habitants de St. Pie parlent encore de lui avec éloge.

A St. Jean, il trouva un champ plus vaste pour exercer son zèle. Il y avait là une population nombreuse, comptant un certain nombre de protestants. Comme prêtre, il sut gagner la confiance de ses ouailles, et comme citoyen, il mérita l'estime et le respect même de ceux qui ne partageaient point ses croyances religieuses.

Car Mgr. Chs. Larocque n'était pas seulement un prêtre pieux et régulier, mais, doué d'un physique remarquable, grand de taille, de mine imposante, il avait des manières qui le faisaient rechercher de la bonne société ; il aimait la conversation et il prit un grand ascendant dans la ville qu'il desservait. On le consultait dans toutes les entreprises importantes.

Il dota St. Jean d'un magnifique couvent qu'il plaça sous la surveillance des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et construisit une église spacieuse qui fait aujourd'hui l'ornement de notre ville sœur.

Il fonda aussi un collège, mais son départ presque immédiat pour St. Hyacinthe en prévint le développement.

En 1854, M. le curé de St. Jean, accompagna son évêque, Mgr. Bourget, à Rome, où il assista à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Lors de son passage en France, il fut présenté à l'empereur Napoléon III.

L'on assure que l'impression qu'il produisit sur le souverain se traduisit par un témoignage flatteur, témoignage qui influence peut-être ses appréciations sur Napoléon III. Mais tant d'esprits perspicaces et de personnages dévoués à l'église subirent la même fascination, qu'il n'y a point lieu de s'en étonner.

Pendant les trente ans qu'il fut curé, il se distingua comme prédicateur, si bien qu'en 1840, on le jugea digne de prononcer l'oraison funèbre de Mgr. Lartigue, premier évêque de Montréal. Il fut invité aussi à prêcher la St. Jean-Baptiste à l'église Notre-Dame à Montréal, et fit un discours fort remarqué. Nous citerons également le sermon magnifique qu'il prononça à St. Hyacinthe lors de la bénédiction de la première pierre du collège actuel, et en recueillant nos souvenirs de jeunesse, nous nous rappelons la retraite qu'il prêcha aux élèves du séminaire, avec tant de succès.

Mgr. Larocque a aussi publié, pendant qu'il desservait St. Jean, un livre de controverse fort remarqué dans le temps : *Une Autre Récompense, etc., ou Réponse à M. Atkinson.*

C'est le 20 mars 1866 que M. Chs. Larocque fut, à la demande des évêques de la province, nommé par Pie IX pour remplacer, sur le siège de St. Hyacinthe, Mgr. Joseph Larocque, forcé par une douloureuse maladie de se soustraire aux fatigues de l'épiscopat.

Le 29 juillet 1866, Mgr. l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Montréal et d'Ottawa, le consacra évêque de St. Hyacinthe. Ce jour se trouvait être le 34^e anniversaire de son élévation au sacerdoce.

Il n'y a pas encore neuf ans que nous avons été témoins des splendeurs de la consécration du regretté défunt. L'église de St. Jean-Dorchester ne pouvait contenir la foule qui s'y pressait ; évêques, hommes d'état, prêtres et laïques des différents diocèses, mais surtout paroissiens partagés entre le regret de perdre leur bien aimé curé et la joie de le voir élevé à une dignité si haute, tous venaient lui donner un témoignage non équivoque d'admiration et de respect. On y remarqua la

* C'est à deux journaux de la province, la *Minerve* et le *Courrier de St. Hyacinthe*, que L'OPINION PUBLIQUE a emprunté ces détails biographiques.

présence de Sir George Cartier, alors ministre, qui, en se rendant à St. Jean, avait voulu témoigner au nouvel évêque toute son estime et son respect pour les hautes fonctions dont il venait d'être revêtu. Il prit possession solennelle de son évêché le trente-et-un du même mois.

Ce qui occupa d'abord l'attention de Mgr. Larocque, ce fut l'état dans lequel se trouvaient les finances de l'évêché de St. Hyacinthe. Une dette énorme pesait lourdement sur l'évêque; les intérêts à payer annuellement étaient considérables et les revenus insuffisants. D'année en année cette dette, alors de \$40 à \$50,000, s'accroissait, et il fallait des moyens énergiques pour faire face aux difficultés. Mgr. Larocque, en financier habile, (il en avait la réputation) n'était pas homme à négliger ces moyens. Il vit ce qu'il avait à faire, et prit une de ces résolutions extrêmes qui sauvent du danger, mais font quelquefois au cœur de ceux qui en sont les auteurs une plaie qui ne se cicatrise pas. Il résolut de laisser sa ville épiscopale, de s'éloigner de ses conseillers et de ses amis, d'abandonner son séminaire, pour aller vivre dans une paroisse retirée, à Belœil, où il pourrait économiser suffisamment pour éteindre les malheureuses dettes de l'évêché.

Ce qu'il fit. Il resta près de sept ans dans cette sorte d'exil, si pénible pour son cœur de pasteur.

Il y a deux ans, il eut la satisfaction de voir se réaliser un plan conçu par le premier évêque de St. Hyacinthe et auquel Mgr. Joseph Larocque avait travaillé lui-même. Ce fut l'introduction dans son diocèse de l'ordre des Frères Prêcheurs. Depuis plusieurs années on cherchait à faire venir en Canada les enfants du grand St. Dominique, et le premier dimanche d'octobre de l'an 1873, Mgr. de St. Hyacinthe présida lui-même à l'installation des Dominicains dans l'église de Notre-Dame du Rosaire. Il eut donc l'avantage de fonder lui-même la première maison de cet ordre dans le pays.

Quand, il y a quelques semaines, il se sentit atteint de la maladie qui devait l'emporter, il mit ordre à ses affaires. Il manifesta une grande résignation, demandant de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplît et non la sienne. Quoique possédant un caractère vif, il endura patiemment ses souffrances. Le jour de l'examen des élèves du séminaire, comme les membres du Clergé du diocèse étaient réunis en grand nombre, il chargea Mgr. Lafleche de leur demander en son nom, pardon pour les offenses qu'il aurait pu leur faire, donnant ainsi une preuve de profonde humilité chrétienne.

St. Hyacinthe perd en Mgr. Chs. Larocque un ami et un bienfaiteur. Bien des préjugés avaient été répandus contre lui. Il est vrai qu'il était arrivé sous des circonstances exceptionnelles.

Son entrée dans le diocèse avait été une marche triomphale. Mais ce sont des choses qui n'éblouissent pas un prêtre, encore moins un évêque, qui n'accepte le fardeau imposé que parce qu'il y voit un grand sacrifice à offrir à Dieu. Mgr. Larocque avait entrevu le sien, et il n'a pas voulu y échapper; à mesure que le calice amer s'approchait de lui, il n'en détournait pas ses lèvres.

Maintenant que la tombe est fermée sur ce grand évêque, on pourra apprécier mieux les actes de son administration. Il a rétabli l'équilibre dans les finances de l'évêché; au prix d'un grand sacrifice, il s'est exilé pour éteindre l'énorme dette qui écrasait le diocèse; il a acquis à même ses deniers, au centre de la ville, le plus beau terrain qu'il y eut pour y asseoir la cathédrale future; il a fait don personnellement du terrain nécessaire à la construction de l'église; le collège de cette

ville a reçu de lui une somme de \$4000, pour l'instruction de la jeunesse; et il a légué ses biens pour former un fonds qui mettra l'établissement épiscopal à l'abri des dettes qui jusqu'à présent l'ont obsédé. Il a donc fait beaucoup pour nous; la ville lui doit de la reconnaissance, et il passera à bon droit, dans l'avenir, comme un des évêques qui auront opéré la plus grande somme de bien dans le diocèse.

Peu à peu, Dieu manifeste la vérité; pour les uns plus tôt, pour les autres plus tard. La mémoire de Mgr. Larocque a peut-être besoin de la vérité. Il est rare que les grandes figures ne provoquent pas les remarques, par cela seul qu'elles attirent davantage l'attention de la multitude.

Paix à ses cendres et honneur à sa mémoire!

ECHOS DE PARTOUT

Un nouvel alliage métallique serait actuellement en essai. Il se compose de cuivre, de manganèse, de zinc et d'une faible proportion de phosphate de chaux. Ce métal est blanc, dur et tenace.

On a calculé que la dépense à la charge des 37,000 communes pour les soins médicaux à donner aux indigents s'élève à six millions et demi, ce qui donne 175 francs pour chacune d'elles. En France, on compte 1 indigent pour 27 habitants, et la proportion des malades est de 1 pour 3½ indigents. Etant donné que chacun reçoit une moyenne annuelle de 3½ visites, on remarque que chaque indigent malade coûte 2 fr. 20, dont 1 fr. 50 pour soins médicaux, et 0 fr. 70 pour l'achat des médicaments.

Ce n'est pas seulement à Rome que la persévérance des archéologues trouve sa récompense. A Vervins, on vient de découvrir et de rendre à la lumière les restes d'un beau théâtre romain. Ces ruines consistent en un mur circulaire de 65 mètres de diamètre, avec puissants contreforts. La scène et l'avant-scène sont déjà déblayés en partie et on espère retrouver quelques rangs de gradins. Ce théâtre a sans doute servi de cimetière au temps des rois mérovingiens, car les fouilles ont ramené beaucoup de débris humains, des fragments de cercueils de pierre, des médailles mérovingiennes, etc.

Tous les maraîchers des environs de Paris vont en pèlerinage, en ce moment, se prosterner devant une asperge qui mesure 32 centimètres de circonférence à sa base. Elle a été récoltée dans la propriété de M. Caillet, à Argenteuil, et est exposée chez M. Fialon, pharmacien et maire de la localité. La fameuse asperge est-elle vraiment authentique. Cela nous remet en mémoire celle qui pointa un beau jour dans un carré de jardin de Mgr. Courtois de Quincy, évêque de Belley, et qui promettait, raconte Brillat-Savarin, "une colonne plus que de pleines mains." L'asperge croissait chaque jour en grâce et en beauté, et bientôt on commença à apercevoir la partie blanche où finit la propriété succulente de ce végétal. Le coutelier voisin avait été chargé de faire un couteau spécial, Monseigneur s'étant réservé le droit de séparer lui-même l'asperge de sa racine. Le jour venu, Monseigneur se baissa avec gravité; mais, ô surprise! ô désappointement! ô douleur! le prélat se releva les mains vides, l'asperge était de bois....

Cette plaisanterie un peu forte était du crû du chanoine Rosset, qui peignait à merveille et dessinait admirablement.

On vient de commencer, à Belfort, les travaux de terrassements nécessaires pour l'installation du lion qui sera placé dans cette ville en souvenir de son héroïque résistance pendant la guerre de 1870. Ces travaux de terrassements ont fait supposer que l'installation du lion de Belfort était prochaine; il n'en est rien cependant. Ce monument, élevé par souscription nationale, ne pourra être définitivement terminé qu'en l'automne 1876.

M. Bartholdi, chargé du travail, va souvent à Belfort visiter les travaux et s'assurer de l'exécution de ses ordres. Mais ce n'est que vers l'automne qu'il quittera Paris pour s'installer définitivement à Belfort et commencer ses préparatifs, qui seront forcément interrompus quelque temps pendant l'hiver.

M. Bartholdi a dans son atelier un lion d'une exécution parfaite qui représente au seizième près le colossal lion qui fera l'orgueil de Belfort. Dans quelque temps il en fera un autre quatre fois plus grand et qui mesurera cinq mètres de longueur sur quatre de hauteur.

Le lion de Belfort mesurera, au contraire, 15 mètres de hauteur sur 25 de longueur. Il sera en grès rouge des Voges, comme la cathédrale de Strasbourg, et sera placé sur les parvis de la citadelle, et portera pour toute inscription:

Aux défenseurs de Belfort, 1870-71.

Le fer est devenu pour ainsi dire le symbole du siècle: sur terre comme sur mer, c'est la maîtresse matière aujourd'hui mise en œuvre. Un architecte de Paris, M. Boileau, a donc pensé que l'art des constructions doit, lui aussi, demander au fer un élément résistant et durable, pouvant par ses propriétés particulières devenir la base d'une architecture nouvelle, l'architecture du XIXe siècle. Depuis vingt ans il a étudié le problème, l'a examiné sous toutes ses faces, et comme résultat de ses études il montre, dans une exposition de ses travaux, faite rue du Vieux-Colombier, numéro 1, près la place Saint-Sulpice, tout le parti architectural que l'on peut tirer du fer. Employé sous forme de colonnes de fonte pour les appuis verticaux, de fermes et de cintres pour les portées, le fer constitue une ossature dont les vides sont remplis par de la maçonnerie; celle-ci n'a d'autre destination que de former la clôture de l'édifice, aussi bien pour les murs que pour les voûtes. Des bâtiments ainsi construits ont une solidité unie à une grande légèreté; les effets décoratifs produits sont nouveaux, souvent originaux et inattendus; en outre, un tel système se recommande par l'économie marquée qu'il présente sur les anciens modes de construction. L'église Saint-Eugène de Paris, celle du Vésinet et de Montluçon, et une autre inachevée qui s'élève dans le département de l'Oise, sont les spécimens déjà existants de la nouvelle architecture que préconise M. Boileau.

EN SUISSE

NOTES DE VOYAGE

I

Lac de Genève, juillet 1875

O lac! l'année à peine a fini sa carrière....

Je le crois bien!... Nous sommes au mois de juillet. Mais comment voir un lac sans s'écrier: O lac!... C'est une chose presque impossible....

O nature!... Mais calmons-nous. En y réfléchissant, la nature ne laisse que de fort médiocres souvenirs.

Genève, avec ses eaux claires et hautes, une jolie brune, avec des yeux bleus à fleur de tête, *blaucôpis!*... Et quel effet merveilleux, le soir, que celui des feux des candélabres du bord plongeant dans l'eau jusqu'au fond!... Flamboyantes épées trempées par des mains invisibles, — *admirable matière à mettre en vers latins!* — Si Genève était Tolède, avec ses bonnes lames... ou que Tolède fût Genève!... Voilà pourtant ce que c'est que la poésie.

Saxon! Saxon!... Ah! mon Dieu! quelles figures s'y arrêtent!... *Des figures de chiens*, comme dit ma tante d'Escarbagnas... Quelque chose me dit que je ferais bien de ne pas descendre ici. ... Bah! *Alea jacta est!*

II

Saxon-les-Bains. — Nous descendons à l'hôtel des Bains, où, par le télégraphe, nous avons fait retenir nos chambres. Nous sommes mal logés; mais le moyen de se plaindre? Tout est rempli. Les maîtres de l'hôtel ont même cédé leur lit. Après avoir secoué la poussière de nos vêtements, et malgré la faim qui nous presse, nous allons droit au Casino, où nous attirent certains numéros que nous avons vus flotter devant nos yeux pendant tout le voyage. Mais, premièrement, nous avons soin de nous informer s'il nous sera possible d'aller, à notre retour, un souper délicat, tel que cela convient à des gens qui sont disposés à faire sauter la banque. Un beau monsieur, au jabot tuyauté, aux longs favoris lissés, nous répond affirmativement, et nous faisons gaiement les quelques pas qui séparent l'hôtel des Bains de la maison de jeu.

Ce Casino, dont nous avons tant de fois relu l'attrayante annonce à la quatrième page de tous les journaux, ne laisse pas que nous désappointer légèrement; c'est une manière de chalet colorié, auquel la fermeture des jeux d'Allemagne a fait ajouter deux ailes, l'une entièrement terminée, l'autre feignant de l'être. Une méchante galerie orne le devant de ce bel édifice; elle lui donne un faux air de théâtre de la foire, et malgré moi j'y cherche le pitre enfariné et la jupe éclatante de Colombine. Quelques personnes, circulent çà et là d'un air sombre. On entend le tintement de l'or et de l'argent, le bruit des râpeaux et le *rien ne va plus* guttural des croupiers allemands. En entrant dans la salle, nous ne voyons plus rien; le démon du lieu nous saisit, et nous voilà tous absorbés *jusqu'aux trois dernières*, par les émouvantes péripéties d'une série à la noire, suivie de quatorze intermittences et de onze coups de trois accolés... Le jeu terminé, très-allégés de notre argent, mais soutenus par la certitude d'une revanche éclatante, nous nous rendons à l'hôtel, afin d'y prendre le repas commandé, et que rend très-nécessaire les tiraillements rigoureux de nos estomacs vides. On nous indique la salle à manger. Une grande salle avec trois longues tables faiblement éclairées par quelques lampes qui s'éteignent faute d'huile. Quelques garçons, moitié endormis, s'agitent comme des sonnambules autour d'elles. Nous arrêtons celui qui nous semble le moins abruti des trois, et le colloque suivant s'établit entre nous:

— Nous voulons souper.

— C'est facile. Que faut-il vous servir?

— D'abord, changer cette nappe;

— Impossible, la lingerie est fermée.

— Quoi! n'avez-vous pas quelques serviettes à mettre en place de cette horreur?

Le garçon lève les épaules, emporte la nappe, et met devant nous quelques linges gluants qui sentent le mois. Il attend nos ordres avec la résignation peinte sur son visage, car il nous juge des gens difficiles à satisfaire.

— Donnez-nous vite un bouillon.

— Il n'y en a pas.

— Un poulet.

— Il n'y en a pas.

— Du gibier, un caneton.

— Il n'y en a jamais eu.

— Alors, vite une soupe quelconque, une omelette, du beurre, une tranche de pâté.

— Je vas vous dire (ici il s'appuie sur la table), allez souper au café.

— Et où est-il le café?

— A gauche en entrant.

— Vous n'avez donc rien?

— Si, du veau froid.

— Allez au diable, avec votre veau froid!

— Que voulez-vous, la cuisine est fermée et le cuisinier couché.

— Et c'est ce qu'on appelle un hôtel de premier ordre!

— Que voulez-vous que je vous dise? Ce n'est point ma faute. Moi, je ne demandais pas mieux que de vous servir; mais nous n'avons rien, voyez-vous. Allez au café.

— Est-ce que le café fait partie de l'hôtel?

— Sans doute. Je vous l'ai déjà dit; à gauche en entrant.

— Et serons-nous mieux servis là?

— Ils ont plus que nous l'habitude de donner à souper.

— Le chef ne sera pas couché?

— Il n'y en a pas.

— Alors, qui fera notre souper?

— ON L'ENVOIE CHERCHER ICI!

— Mais puisque vous n'avez rien!

— Si, du veau froid!

Nous nous levons en fureur. Cet homme veut nous envoyer au café comme les médecins expédient à Madère ou à Nice les malades dont ils ne savent plus que faire.

Nous mourons de faim. Une dame est prête à pleurer, un enfant crie. L'un de nous propose timidement d'essayer quelques tranches de ce veau; mais nous lui répondons avec mépris que nous aimons mieux aller nous coucher sans souper que de déshonorer notre estomac par un pareil aliment.

D'ailleurs, l'hôtel est plein de rumeurs, et on s'inquiète peu de nos souffrances. Un Espagnol, a gagné 60,000 francs. Nous montons dans nos chambres, et là, sur des lits durs, nous trouvons un sommeil entrecoupé par des rêves, où sur des numéros gigantesques se dressent des poulets monstrueux.

Le lendemain, nous parvenons à faire un déjeuner passable, sauf que des pommes de terre demandées *sautées au beurre*, sont couvertes d'une sauce verdâtre qui nous donne mal au cœur. Mais du poulet, du bon vin, d'excellent poisson et des fraises nous ont remis en belle humeur, et nous sortons pour admirer le splendide paysage que nous promettait hier un voyageur du pays.

Il fait une chaleur étouffante, nous avons peine à respirer, et nous le comprenons aisément, en considérant que nous sommes au fond d'une étroite vallée surmontée d'un entassement monstrueux de roches dénudées, qui reçoivent en plein les rayons du soleil, et qui nous les renvoient avec une générosité dont on ne leur sait aucun gré. C'est beau si vous voulez. — Sans doute! c'est beau—des montagnes colossales sur le dos, de toutes pareilles sur l'estomac sont des choses qu'on ne voit pas tous les jours, et qui ne peuvent manquer de provoquer un certain étonnement; pour apercevoir le ciel, je suis obligé de rejeter ma tête sur mes épaules, comme le capuchon d'un manteau. A droite et à gauche, je ne vois que des roches que mon voisin m'assure appartenir à l'époque tertiaire. Et au pied de ces pics de granit, de ces montagnes où l'avalanche a creusé son long sentier aride, dans ce pays fait pour une thébaïde, au milieu de cette végétation rabougrie et de cette population misérable, idiot et goitreuse, une maison de jeu de vilaine apparence avec des gazons brûlés, des arbres mourant de soif et des corbeilles de fleurs où une demi-douzaine de verveines essayent de montrer leurs petites corolles à peine teintées. Tout cela souffre, languit et meurt dans une terre argileuse qui brûle leurs racines délicates, et que les soins du jardinier ne viennent jamais amender.

Au moins, à Monaco, vous avez la mer éclatante, les arbres magnifiques, la nature dans tout son puissant éclat aidée par les soins d'un art consommé. Si vous avez perdu votre argent, vous pouvez l'oublier en face du soin qu'on a pris de vous plaire et de vous distraire. Mais ici! ici une baraque au fond d'un puits de mine, des semblants de jardin dans un désordre honteux, des hôtels où l'on ne soupe pas et où tout se paie fabuleusement cher; des moustiques qui vous emportent en une nuit la moitié du visage, des croupiers insolents et malhonnêtes qui chicanent grossièrement, en élevant la voix, pour une pièce de deux francs; des odeurs nauséabondes et malsaines qui, centuplées par la chaleur, montent du coin d'un jardin jusque dans la salle du jeu; voilà le lieu de délices où l'on se rend en foule, où chacun sollicite une place pour être brûlé le jour par le soleil, dévoré la nuit par des insectes et conspué tout le temps par des croupiers qui se croient vos maîtres, et qui, avec un affreux accent allemand, vous annoncent quatorze fois de suite la première et la seconde douzaine, quand vous poursuivez la troisième avec une martingale de treize coups!

Sans ce théâtre de marionnettes, ce pays aurait sa beauté. Je me le représente splendide, traversé en chaise de poste par une nuit orageuse remplie d'éclairs illuminant ses formes gigantesques de la cime jusqu'aux pieds. On s'arrête dans un pauvre village. On y reçoit une hospitalité active et bienveillante. Une table recouverte d'une nappé grossière mais éclatante de blancheur, un feu pétillant dans la cheminée, de braves visages qui l'entourent, des petits enfants curieux et timides groupés autour de votre voiture. Au milieu de cet ouragan, le mugissement des vaches, le cri des chiens, l'appel du berger. L'orage a cessé, le jour revient, les montagnes semblent de marbre et d'or sous les premières clartés de l'aube. Adieu les braves gens!... Adieu les enfants!... merci pour votre hospitalité!... Voici une pièce d'or pour acheter une jupe à la vieille mère, un tablier neuf à la femme et un livre de prières à cette petite blonde qui sourit. Vous garderez mon souvenir, je garderai aussi le votre. Adieu! adieu!...

Le postillon monte en selle, les chevaux partent au trot, une bonne odeur de bruyère s'élève du fond des rochers. Quelques nuages, vapeur du matin, se traînent le long de la montagne sur le flanc des prairies et la cime des forêts... Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau! et que vous êtes grand dans vos œuvres, depuis la goutte d'eau qui tremble sur cette gentiane, jusqu'à l'étoile qui disparaît derrière ce mont dénudé.

Nous revenons rapidement à Genève, laissant les nobles hôtes de Saxon dans la consternation. L'Espagnol a gagné cent soixante-dix mille francs... il a fait sauter la banque et il est parti... parti sans rien donner aux garçons de l'hôtel des Bains, où il a passé ces deux jours émouvants. Les malédictions les mieux senties le suivent, mais ne l'atteignent pas.

Nous arrivons à Genève que nous trouvons en grande livrée. Depuis quelle est héritière, la reine protestante s'émancipe. La joie est peinte sur tous les visages: on rit, on cause, on dirait vraiment d'une population vivante. Je l'avais crue morte, elle n'était qu'assombrie. On enterre le duc de Brunswik—au milieu d'une ivresse universelle. Muni d'une carte, j'entre dans le temple de la réformation où se fait le service funèbre. Partout des X remplacent le chiffre du duc. Je demande l'explication de ce mystère algébrique; on me rit au nez. Je le constate et me mets à rire avec tout le monde. Sous un vieux dais vermoulu recouvert d'un velours dont la splendeur me rappelle celle des vieilles culottes (au moment même où le pasteur luthérien parle de la splendeur de ces apprêts funèbres, mes yeux se fixent sur une vaste déchirure raccommodée avec de la ficelle), repose son altesse royale Charles de Brunswik. On n'a pu le pétrifier suivant le nouveau mode et suivant son désir. L'autopsie faite, il devait être mis dans un bain d'alcool; mais j'entends quelqu'un raconter derrière moi que les gens préposés à cette opération ont bu l'alcool et l'ont remplacé par l'eau pure du torrent, ce qui a rendu la pétrification impossible.

Je vais voir passer le convoi. La même gaieté l'accompagne. C'est une fête publique. Quelque Genevois en sont offusqués, non sans raison. Pour moi, en voyant cette population étrangère suivre cet étranger, en considérant cette indifférence et cette joie cynique, ces draperies fanées, cette absence complète de parents et d'amis, je me dis que c'est bien fait pour cet homme, et qu'après avoir vécu comme il l'a fait, il méritait bien de n'avoir ni des larmes sur sa tombe, ni autre chose que des oripeaux pour orner son catafalque.

M. DE G.

TABLETTES LOCALES

Dans la première quinzaine de juin, la Compagnie du chemin de fer de la Baie des Chaleurs s'organisait également en vertu de sa charte.

En ce moment, l'ingénieur-en-chef, le Col. F. C. Farjana, et son parti d'ingénieurs sont à l'œuvre depuis une semaine, explorant, localisant la partie du chemin qui s'étend de Paspébiac au bassin de Gaspé.

C'est grâce à ce chemin de fer que l'on pourra abrégé de cinq jours de mer le voyage d'Europe.

L'on pense que ces travaux préliminaires seront complétés vers la fin de septembre.

L'ouverture du chemin de fer international de St. François et Mégantic, a eu lieu jeudi, le 15 courant. Il y a eu à cette occasion, une grande excursion et un pique-nique au village de Bury, terminus actuel du chemin de fer de l'Est. Cette entreprise est l'une des plus importantes de ce genre, puisque cette route doit raccourcir de plus de trois cents milles la distance qui sépare St. Jean, Nouveau-Brunswick, de la ville de Montréal.

A propos de ce chemin, nous devons dire que M. Gauvreau, inspecteur du gouvernement de Québec, en a récemment fait l'examen et s'est déclaré hautement satisfait de la manière dont il a été construit.

L'inspecteur du gouvernement fédéral a aussi exprimé la même opinion.

A Phon. M. J. H. Pope revient en grande partie l'honneur de ces premiers succès, qui vont assurer à la Province l'achèvement, à une époque peu reculée, de la voie la plus directe et la plus courte vers les provinces Maritimes.

On croit que le voyage de M. MacKenzie en Angleterre à pour but l'achat, par le gouvernement fédéral, des terres que possède encore la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le Nord-Ouest et qui lui ont été réservées lors de l'acquisition du Nord-Ouest en 1872. Le rapport annuel de la Compagnie qui vient de paraître à Londres, contient à ce sujet la note suivante:

« Le comité a été informé que le gouvernement canadien a l'intention d'entrer en négociation avec cette Compagnie pour l'achat du reste de son territoire; mais à part cette rumeur, nous n'avons aucune idée des vues du gouvernement sur cet important sujet. »

Le *Post* de Londres dit qu'on a prié Lord Derby, secrétaire des affaires étrangères, de recevoir une députation des personnes intéressées dans les mines de charbon de la Nouvelle-Ecosse. Cette députation veut attirer l'attention du gouvernement anglais sur le tarif oppressif des Etats-Unis qui empêche toute exportation de charbon dans ce pays.

Le *Courrier de l'Illinois* nous apprend que le bas prix du fret sur les lacs aujourd'hui est quelque chose qui ne s'est jamais vu. Il faut remonter à 1858 pour rencontrer quelque chose d'approchant et encore, à cette époque, le fret de Chicago à Buffalo n'était descendu qu'à 3½ cents par boisseau de maïs, tandis que pendant le mois dernier la moyenne a été de 2½ cents. Le fret de Buffalo à New-York est de 6½ cents, ce qui porte le prix total de Chicago à New-York à 8½ cents pour une distance de plus de 900 milles. Ces bas prix sont non-seulement sans précédents ici, mais sont inconnus en Europe où il paraîtrait incroyable qu'on puisse faire transporter 100 kos. de grains pour 33 cents sur un parcours de plus de 350 lieues.

UNE NOUVELLE INDUSTRIE DANS LA PROVINCE.— L'objet pour lequel la dite incorporation est demandée est de manufacturer et de vendre certaines machines appelées Compositeur Pattyson et Distributeur Pattyson et les caractères pour servir avec les dites machines, suivant la combinaison de Pattyson.

La principale place d'affaires de la dite Compagnie sera dans la ville de Sherbrooke, dans le district de Saint-François.

Le montant du fonds social de la dite Compagnie sera de deux cent mille piastres, divisé en deux mille actions de cent piastres chacune.

Les noms, résidences et professions des requérants sont Charles Brooks, écuyer, de la ville de Sherbrooke susdit, William D. C. Pattyson et George Caswell, tous deux gentilhommes de Lennoxville, dans le canton d'Ascot, province de Québec, George H. Bradford, éditeur et imprimeur, Edouard T. Brooks, avocat, Thomas Logan, fabricant de papier, Samuel J. Foss, gentilhomme, Thomas L. Morey, gentilhomme, Richard Smith, machiniste et William Farewell, fils, tous de la dite ville de Sherbrooke, tous sujets de Sa Majesté de naissance ou par naturalisation, et les dits W. D. C. Pattyson, Chs. Brooks, Thos. Logan, Samuel J. Foss, et Richard Smith seront les premiers directeurs de la dite Compagnie.

Ces jours derniers passaient à Sorel, en route pour une exploration, M. le sénateur Foster, M. le gouverneur Starnes, président de la Compagnie du chemin de fer de Concord, et M.

Raymond, président de la Compagnie du chemin de fer du Passumpsic, accompagnés de M. L. A. Sénécal. Ces MM. ont visité successivement Berthier, Pierreville et Yamaska.

Leur tournée achevée, ces messieurs adresseront un rapport à la Compagnie du chemin de fer Boston, Concord et Montréal, afin que l'on commence aussitôt la pose des rails en fer sur le chemin à lisses de Sorel à Drummondville.

CAUSERIE DE QUÉBEC

Nous voici à l'époque où tout le monde part pour les places d'eaux; on y va chercher la santé, par coutume ou par ordonnance de médecin.

Le fait est que les bains et l'air de la mer sont une panacée universelle. On en use pour se faire maigrir ou pour gagner de l'embonpoint, suivant le besoin du moment; cela guérit les rhumes et les rhumatismes, l'excès de sang et l'anémie. Plusieurs patients y ont même trouvé un excellent remède contre la calvitie.

Mais je crois qu'au fond, ce qu'on va chercher surtout aux eaux salées, ce sont les distractions et les amusements. C'est, dans tous les cas, ce qu'on y trouve ordinairement en cherchant tout le reste, et je parie qu'on ne s'en plaint pas.

Dans cela, cependant, comme dans toutes les choses de la vie, il y a le côté plaisant quand il n'est pas regrettable, le côté de la contradiction et de l'abus.

De même qu'on va souvent à la comédie non pas pour entendre la pièce, mais pour être vu et faire concurrence à l'acteur principal; de même un bon nombre de personnes vont aux eaux non pas pour jouir des beautés de la campagne et se procurer un repos salubre, mais dans l'intention but de changer de monde et d'aller faire figure sur un nouveau théâtre.

On voit cela de suite au nombre des malles rebondies que chaque voyageuse—et souvent chaque voyageur—fait empiler sur le wagon, ou le bateau qui a l'honneur de voiturier sa personne.

On parle des toilettes et des modes de la ville: elles semblent un simple négligé du matin à côté des ajustements, des atours qu'éclaire le soleil campagnard des places un peu fréquentées.

Le Cap à l'Aigle compte trois toilettes par jour, dans le petit moins; la Pointe-au-pic, quatre: Buies est le seul mortel que j'y aie vu en négligé. La Rivière-du-Loup et Kamouraska exigent aussi quatre toilettes; Cacouna se contente à peine de cinq, et Tadousac, si Lord Dufferin eût continué à y séjourner pendant la belle saison, aurait porté à un chiffre antropophage le nombre de ses jupes et de ses doubles-jupes.

Le matin, quand la marée adonne, on a un costume pour se rendre à la grève; pour déjeuner, il faut en mettre un autre que l'on conserve jusqu'au lunch. Après ce léger repas vient l'heure des visites ou des réunions au salon de l'hôtel: il est impossible d'y paraître dans une robe de matin, tout le monde voit cela d'ici. Mais la grande chose, c'est le dîner; c'est là que se décrètent les triomphes et les défaites en fait d'élégance et de bon goût. La toilette du dîner ne peut pas se construire en moins de deux heures. Celles qui y consacrent moins de temps ne comprennent pas encore toute l'importance de cette grave affaire. Un ruban ou un bijou de moins, on est déjà mal noté; s'il y a récédive, on est inévitablement classé parmi les gens qui manquent de goût.

Le dîner s'achève tant bien que mal; mais la journée n'est pas finie. Il y a encore la promenade et les réunions du soir. On ne peut pas s'y montrer avec un costume trop chargé; il faut donc réduire ou changer. Le plus ordinairement, on change. Puis on va prendre l'air, on

chante, on danse, on *flirte*. C'est alors que les ceillades s'échangent, que les mariages s'ébauchent. Cela s'ouvre par une romance et finit par une complainte. Les papas et les mamans s'en mêlent, ouvrent ou ferment les yeux suivant que la chose leur va ou leur déplaît. Le plaisir marche son train ; on s'amuse et on prend des rhumes ; mais à la campagne cela ne compte pas. Le bain journalier n'est il pas là pour avoir raison de tout !

Bref, après deux mois de cette vie d'épreuve et de santé, le plus grand nombre revient plus pauvre toujours, plus malade très-souvent.

Voilà, généralement, le résultat le plus certain des bains de mer fashionables. A côté, cependant, il y a les séjours moins coûteux, plus tranquilles, et où l'on gagne véritablement de toutes les manières. Ceux-là sont les moins fréquentés. Ne le disons pas trop haut et ne les indiquons pas. Le jour où la foule élégante s'y portera, ils perdront tout leur charme et tous leurs avantages. Dès qu'un endroit devient à la mode, on y transporte la ville et tous ses inconvénients.

Ce n'est plus alors la peine de se déran-ger et de payer très-cher pour aller souffrir un peu plus loin.

NAPOLÉON LEGENDRE

SECOURS A LA FRANCE

C'est un des glorieux privilèges de la France d'intéresser à son sort le reste du monde. Qu'il s'agisse de gloire, de triomphes et de conquêtes, de désastres et de défaites, de catastrophes ravageant ses campagnes, ou de malheurs issus des troubles civils, l'univers civilisé a toujours ressenti le contre-coup des joies et des tristesses de la France, comme si d'invisibles liens l'attachaient à sa fortune. C'est qu'en effet, l'âme de la nation, nous voulons dire son génie national, son ardente sympathie pour les opprimés, sa haine des oppresseurs, l'or et le sang qu'elle a toujours prodigués pour la défense des causes justes, quoiqu'il en ait coûté, lui ont de tout temps attiré non-seulement l'estime et le respect, mais, ce qui vaut mieux, d'universelles sympathies.

Qu'on ne s'étonne donc point, lorsqu'un malheur la frappe, qu'un fléau dévaste ses provinces, de voir chaque peuple s'émouvoir et se disputer à qui la secourra le plutôt et le mieux.

Au nombre de ces amis dévoués, le Canada s'est toujours montré au premier rang. Lors de la campagne de Crimée et plus récemment pour les blessés de la dernière guerre, les Canadiens n'ont point démenti leur origine ; ils ont prouvé au contraire par la promptitude et le chiffre de leurs contributions qu'ils se considéraient encore, quoique séparés depuis longtemps, comme des membres de la famille française. Ils ont répondu ainsi, d'une façon digne de leur race au honteux abandon d'un monarque du siècle dernier, en réclamant à la France moderne, le droit de venir s'asseoir à son foyer partager ses tristesses, et de contribuer, eux aussi, à soulager les malheurs de leur mère !

M. le juge Coursol a reçu de la part du secrétaire de la Maréchale MacMahon, une lettre lui demandant de recueillir des souscriptions pour les malheureux inondés du midi de la France. M. Coursol s'est mis en rapport avec M. le Vice-Consul de France à Montréal, et il a été décidé de faire un appel à la population de Montréal. Voici la lettre que vient de recevoir M. le juge Coursol :

Paris, 61, rue de Courcelles, }
29 juin 1875. }

Monsieur,

Madame la Maréchale de MacMahon n'oublie pas les généreux efforts que vous avez faits après la guerre de 1870 pour envoyer en France des sommes importantes pour les blessés et les paysans français ruinés par l'invasion prussienne, aussi elle me charge d'être son in-

terprète auprès de vous pour vous demander s'il serait possible d'ouvrir à Montréal et dans tout le Canada, une souscription en faveur des victimes des affreuses inondations qui viennent de ravager le midi de la France. Vingt mille français sont sans logement, nourriture et vêtement, et la charité peut seule leur venir en aide. Ne nous refusez pas Monsieur, et j'espère que d'ici à peu, vous me remettrez un premier versement pour nos malheureux inondés. Je vous assure que nous ne sommes pas ingrats et que nous vous en serons éternellement reconnaissants.

Veillez agréer Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

HENRY BLOUNT.

Vous avez pleins pouvoirs pour organiser la souscription comme bon vous semblera.

Samedi dernier, à la réunion convoquée pour venir en aide aux inondés français, l'hon. juge Coursol a proposé la motion suivante, secondé par l'hon. Sénateur Penny :

“ Par l'immense calamité qui vient de frapper le Midi de la France, les habitants des provinces dévastées, dont les récoltes sont perdues et les maisons emportées, ont droit aux sympathies universelles et qu'il est du devoir de tous les Canadiens de se réunir en cette occasion pour porter généreusement secours à leurs frères malheureux.”

Cette motion a été adoptée à l'unanimité, ainsi que les deux suivantes :

Proposé par L. O. Loranger, M. P., secondé par B. Devlin, M. P. :

“ Que dans le but de contribuer le plus promptement et le plus efficacement possible aux misères sans nombre qui affligent les victimes du fléau dévastateur, un comité composé des personnes suivantes soit immédiatement choisi pour percevoir les souscriptions et les expédier en France :

“ Dr. Hingston, Maire ; A. Lefavre, Consul général de France au Canada ; l'hon. E. G. Penny, sénateur ; Rév. M. Bayle, Supérieur du Séminaire St. Sulpice ; Rév. Oxenden, D. D. évêque Métropolitain ; Thos. Workman, éc. ; l'hon. L. Holton ; l'hon. M. Laframboise ; C. O. Perrault, Vice-Consul de France à Montréal ; P. E. Picault, M. D. ; John Pratt ; M. Schwoh ; M. Chanteloup ; M. P. Ryan ; A. Giberton ; R. Thibaudeau ; Alfred Brown ; Calixte Galibert ; Aug. Amos ; N. Mercer ; J. F. Sincennes ; A. A. Trotter ; David MacKay ; B. Devlin ; C. S. Cherrier ; E. F. Ames ; Rév. de Sola ; S. Rivard ; E. Beaufort, sen. ; Chs. Glackmeyer ; D. R. McCord ; L. O. Loranger ; Lucien Huot ; Jos. Barsolou ; C. Desmarreau ; Thos. White ; Amable Jodoin ; G. D. Ferrier ; Miles Williams, jr.”

Proposé par M. le Dr. Picault, secondé par Thos. White :

“ Que le Comité qui vient d'être nommé soit prié de se mettre immédiatement en communication avec les maires des villes de Sorel, Trois-Rivières, St. Jean, Beauharnois, Joliette, St. Hyacinthe, Ste. Scholastique et Terrebonne, dans le but de prélever des souscriptions dans leurs localités respectives et coopérer ainsi à la caisse générale de secours.”

M. le maire Hingston a été nommé président du comité de secours, M. Giberton, secrétaire-respondant.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

Politesse.—Courtoisie.—Affabilité

La *politesse*, la *courtoisie* et l'*affabilité* sont trois nuances très-distinctes d'une même qualité du cœur et de l'esprit, développée par l'éducation.

La première n'est que la forme extérieure de la bienveillance. Elle peut même n'être que l'hommage secret qu'on rend à sa dignité personnelle. On est poli parce qu'on veut paraître bien élevé et passer pour ce qu'on est, un homme de bonne compagnie.

Pour arriver à la *courtoisie*, il faut quelque chose de plus. C'est un vieux mot exprimant une qualité qui suppose les traditions du monde. On peut, sans connaître ses usages, être poli, et c'est assez pour s'y faire respecter. Pour se faire bien venir des hommes, il faut faire plus de frais : il faut savoir entrer dans leurs habitudes, leur faire les concessions conciliables avec sa propre dignité ; c'est ce qui s'appelle de la courtoisie. On ne devient courtois que lorsqu'on a appris à être conciliant, et la politesse ne suffit pas pour donner cette qualité.

Mais si être poli envers tous, c'est assez

pour se faire respecter, et si concéder à ceux avec lesquels on se met en contact tout ce qui peut leur être concédé avec convenance, c'est-à-dire être courtois, c'est assez pour se faire accepter par eux, ce n'est pas assez pour s'en faire aimer.

On n'arrivera à la conquête des cœurs que par l'*affabilité* ; car c'est une dépense qu'on fait pour l'esprit des autres, et dont ils vous tiennent toujours compte, même quand ils ne peuvent pas vous la rembourser. Etre affable, c'est bien plus qu'être poli, c'est plus qu'être courtois : c'est entrer dans la pensée même de son interlocuteur ; c'est stimuler, c'est provoquer ses sympathies, en lui témoignant l'intérêt qu'on lui accorde, le désir qu'on éprouve de lui plaire, et le prix qu'on attache à son suffrage. C'est une flatterie indirecte, mais très-puissante, à l'adresse de son cœur. Il est rare que cette flèche lancée manque son but.

On s'éloigne de l'homme *poli* avec une opinion avantageuse de lui, mais sans regret qui vous fasse sortir à son égard du calme de l'indifférence. On quitte l'homme *courtois* avec un sentiment plus nuancé de regret, mais sans emporter la trace des relations qu'on a eues avec lui. On ne se sépare de l'homme *affable* qu'avec le souvenir gracieux de sa parole. Il semble qu'il vous a laissé, en vous quittant, quelque chose de lui qui ne vous permet plus de l'oublier.

NOS GRAVURES

Pose de la première pierre de l'église de Montmartre

L'enceinte du plateau est entourée de trois côtés de vastes tribunes tendues de velours cramoisi avec franges d'or.

La tribune principale au nord du plateau, destinée à Mgr. Guibert et à ses invités, est garnie de magnifiques fauteuils dorés. Au centre, le trône pontifical, surmonté de l'écusson papal. A droite de l'écusson pontifical, celui de Mgr. l'évêque coadjuteur Richard. A gauche, l'écusson de Mgr. le cardinal-archevêque de Paris, avec la devise :

Pauperes evangelisatur
Suaviter et fortiter.

Au centre du plateau sont placées, derrière et auprès d'une grande croix, deux pierres ; dans l'une d'elles sera scellée la pierre en marbre noir de 50 centimètres sur 40, sur laquelle on lit une inscription rappelant la date de la cérémonie et le nom des principaux personnages qui y assistaient.

La pierre qui doit recouvrir celle sur laquelle se trouve l'inscription est placée en arrière sur des rouleaux. De nombreuses banquettes garnissent le plateau et ne suffisent pas pour les visiteurs qui sont au nombre de huit mille.

A neuf heures, les clairons sonnent aux champs sur la place du Tertre ; le bataillon du 87e de ligne porte les armes, les tambours battent aux champs, et la musique du 87e de ligne joue un hymne composé spécialement pour la circonstance : c'est le signal de l'arrivée du cortège.

L'église est comble ; on y remarque beaucoup de députés, et des jeunes filles toutes vêtues de blanc et portant des fleurs.

Pendant que Mgr. l'archevêque de Paris célèbre la messe, la musique se rend sur le plateau et joue trois morceaux, parmi lesquels le grand air de Georges Brown dans la *Dame blanche*.

A dix heures, la musique se rend à l'église. Des membres de l'Assemblée nationale prennent place sur les chaises de la grande tribune.

A dix heures cinq minutes, les tambours battent aux champs, le cortège sort de l'é-

glise par le jardin et le Calvaire ; il fait son entrée sur le plateau.

Les tambours du 87e de ligne ; le suisse de l'église Saint-Pierre de Montmartre qui précède les jeunes filles toutes vêtues de blanc et portant la bannière de l'Association des enfants de Marie ; puis viennent des jeunes filles vêtues de bleu avec voile blanc, portant la bannière de l'Association des Saints-Anges ; des sœurs de charité, des capucins, des carmes, etc.

Immédiatement après les carmes viennent les nombreux curés, vicaires et abbés du diocèse de Paris, les chanoines de Notre-Dame, ceux de Saint-Denis, puis les évêques d'Alger, d'Autun, d'Angers, d'Orléans, de Chartres ; Mgr. Meglia, nonce apostolique ; les évêques de Saint-Brieuc, de la Nouvelle-Orléans et de Sura ; enfin, Mgr. le cardinal-archevêque Guibert, avec la mitre et la crose, entouré de toute sa maison archiepiscopale.

Après l'archevêque de Paris viennent les invités et les membres du comité.

Toute l'assistance a entonné l'hymne du Sacré-Cœur.

Le cortège traverse le centre du plateau ; la musique du 87e se place au-devant de la croix. Mgr. Guibert est assis sur son trône, ayant les évêques à sa droite et à sa gauche. Les membres de l'Assemblée nationale, au nombre de 120, prennent place sur les chaises de l'estrade, à la droite de Mgr. Guibert.

Sur la gauche de l'estrade, il y a aussi quelques députés. Immédiatement après les évêques se trouve M. le gén. de Geslin, commandant de la place de Paris, qui, au bout de deux minutes, cède sa place au duc de Nemours, accompagné de son fils le duc d'Alençon ; M. de Geslin se tient à leurs côtés, et il est rejoint par le général Montarby. Ce sont les seuls officiers de l'armée qui, soient présents en uniforme à la cérémonie, outre les officiers du bataillon du 87e de ligne qui font le service.

V. M.

Les Heures du Soir

On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans ce calme paysage, ou de la beauté des détails ou de la vérité des personnages.

Cet étang à l'eau dormante que le soleil couchant plaque de lames d'or et de filets d'argent ; ces bords couverts de joncs ; ce bois à fourrés épais, d'où s'élancent gracieux les frênes et les bouleaux aux feuilles argentées ; ce vieux pan de mur dont l'épine sauvage a disjoint les pierres en les fouillant de ses racines pour y chercher la vie ; les quelques éclaircies des sommets du bois par où tombent les rayons colorés de la fin du jour ; la tranquillité et la fraîcheur qui se dégagent de ce coin si abrité : tout en fait une page exquise de la saison d'été.

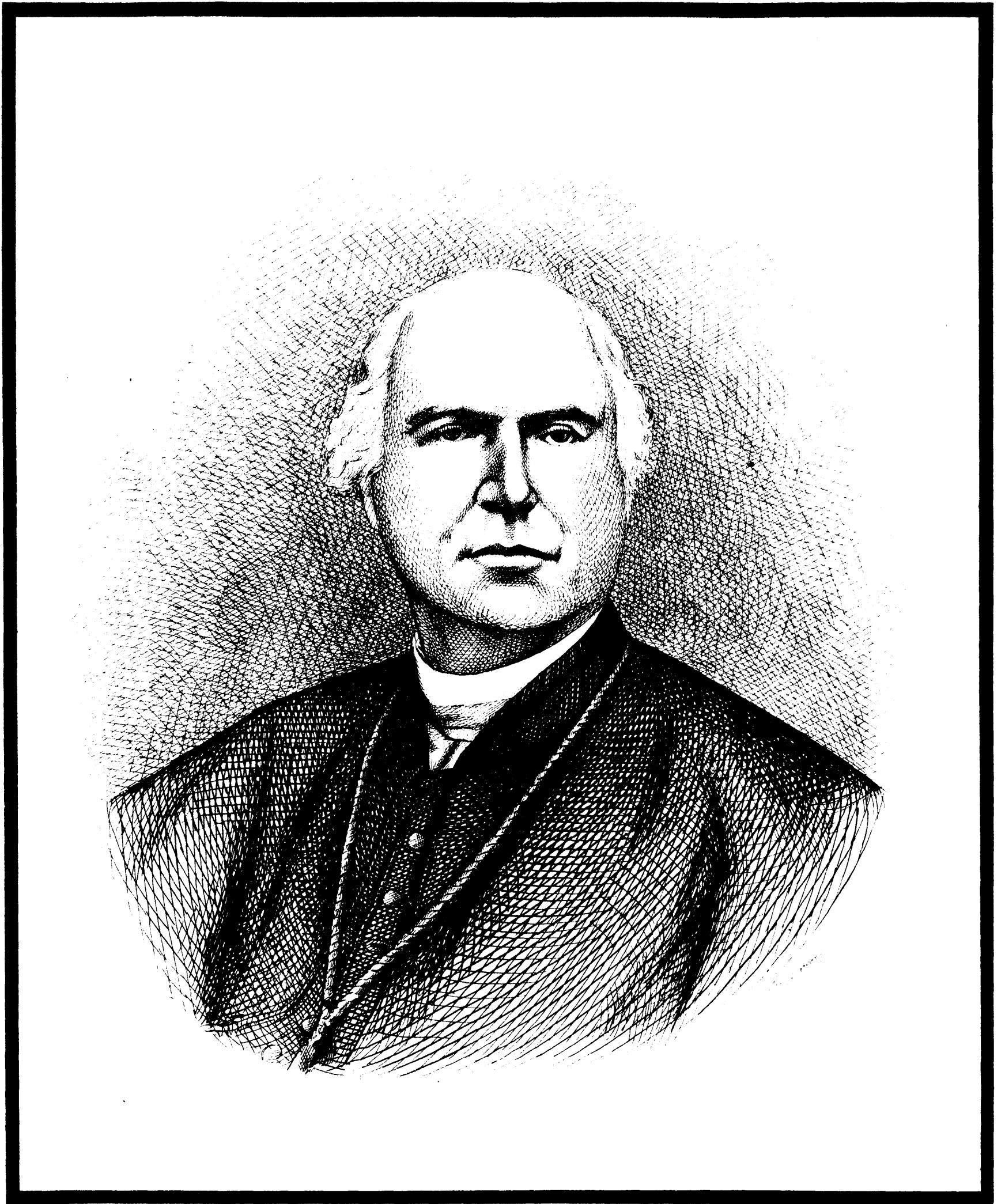
Quant aux personnages, ils vivent ! leur pose, leur toilette, sont parfaites de naturel, de grâce et d'élégance. Quelle conviction dans le mari, et quelle vérité dans cette attitude de pêcheur à la ligne !

Et la pose de la femme ! comme elle suit, attentive, anxieuse, les péripéties du drame qui se joue sous l'eau ! Et l'enfant, tout heureux de sentir frémir entre ses petits doigts le poisson qu'elle jette aussitôt dans le vase de bois. Comme sa joie et sa contenance sérieuse sont heureusement rendues !

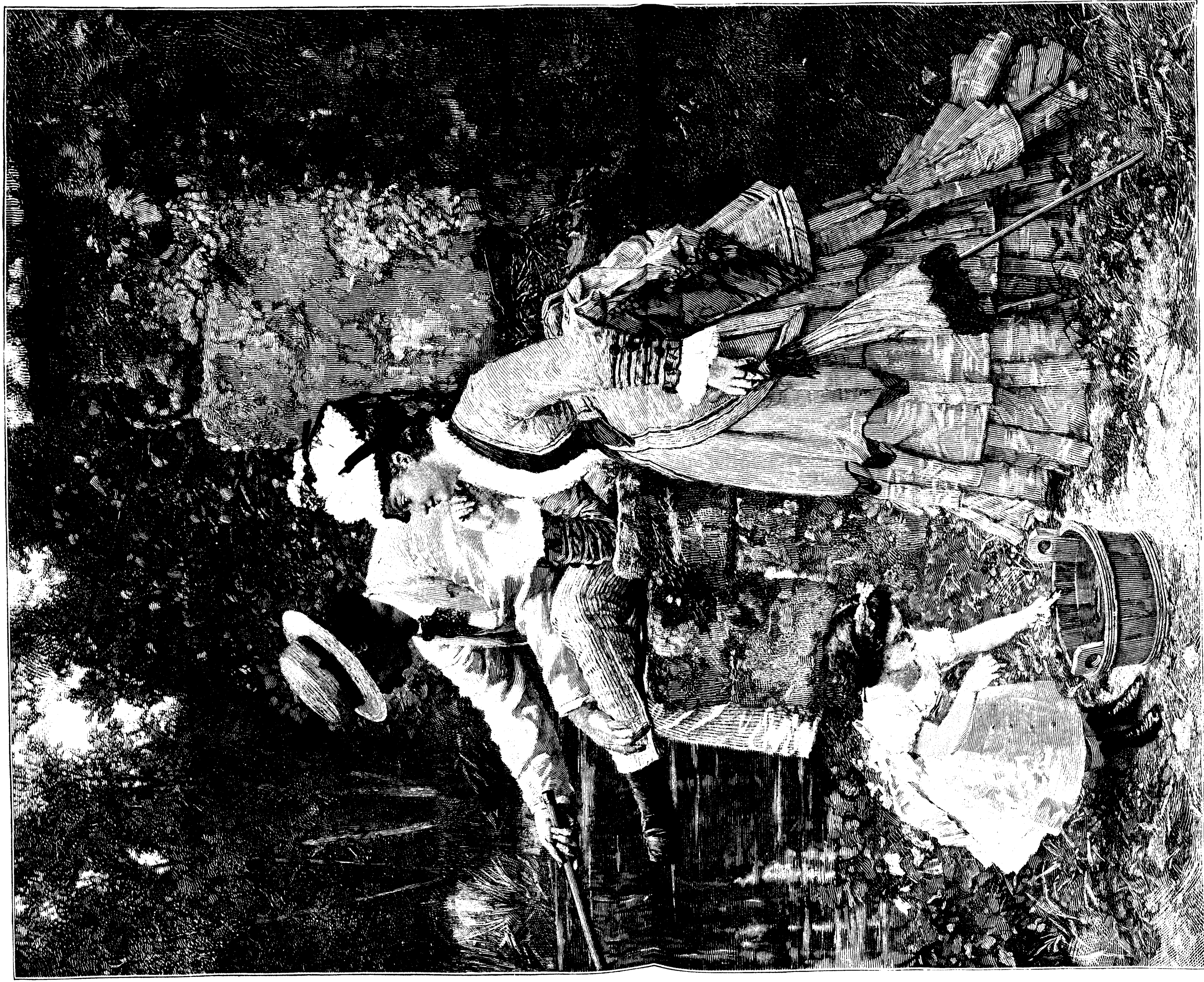
A l'immobilité du pêcheur, au regard de la femme, on devine que le bouchon ou la plume a des vacillements pleins d'espérance !

L'artiste a composé une œuvre charmante, mêlant à la poésie un peu vague et grave des bois au crépuscule, la note vive et gaie qu'y jettent toujours les travaux ou les plaisirs de l'homme.

A. ACHINTRE.



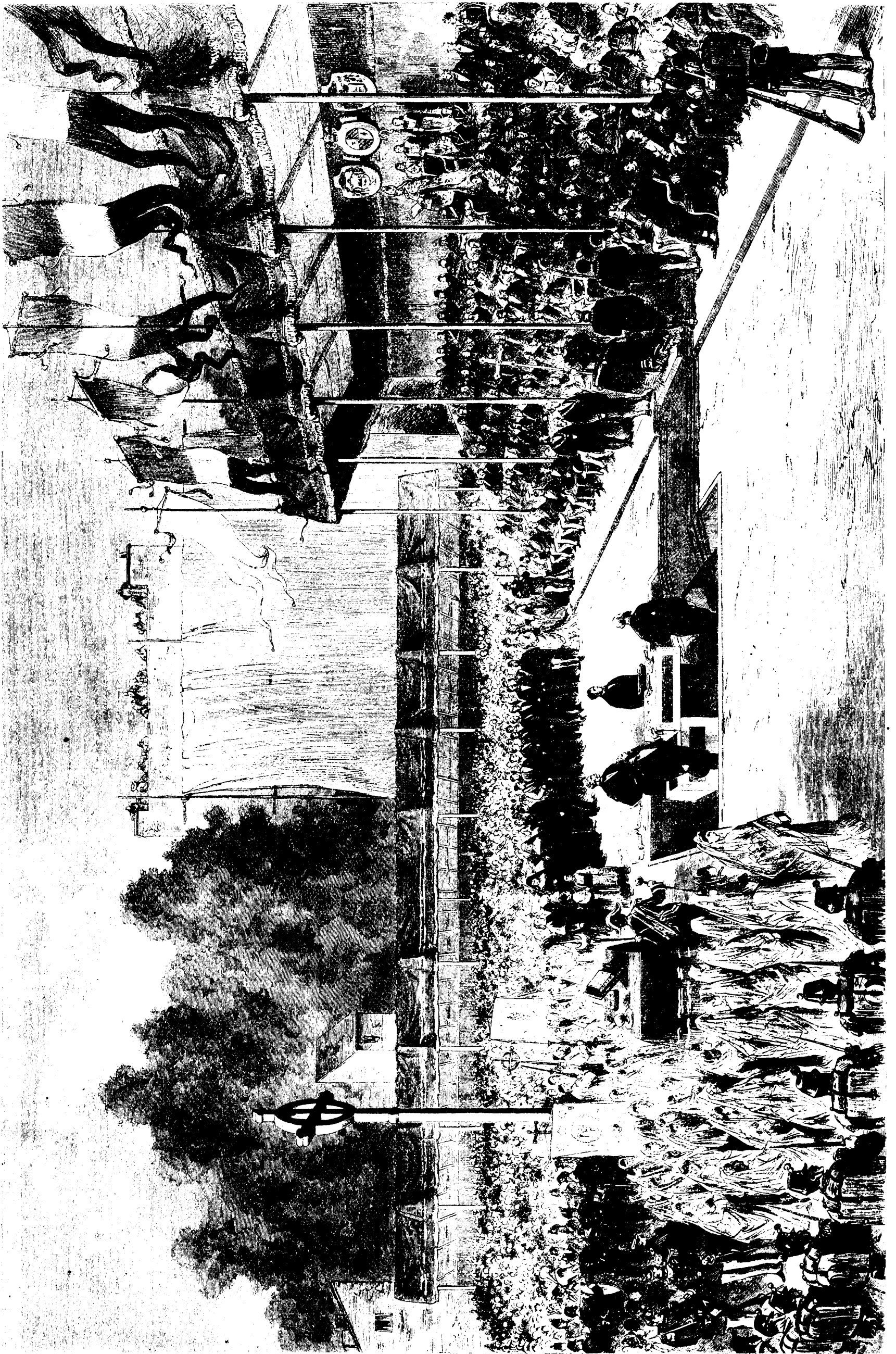
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR CHARLES LAROCQUE,
ÉVÊQUE DE ST. HYACINTHE, DÉCÉDÉ LE 15 JUILLET 1875.



L'ESPION. — PUBLIÉ LE 22 JUILLET 1875

PAR FIERMIN GILARD

LES HEURES DU SOIR



POSE DE LA PREMIERE PIERRE DE L'EGLISE DU SACRE-COEUR A PARIS-MONTMARTRE

Vingt-cinquième Anniversaire de l'Épiscopat de Sa grandeur Monseigneur Taché.

Les annales de la famille catholique et française de la Rivière-Rouge, viennent de s'enrichir d'une page glorieuse!

La journée du 24 juin, 1875, restera célèbre: elle éternisera dans les cœurs ses touchants et pieux souvenirs.

Nos compatriotes n'étaient pas seulement conviés à se grouper autour du drapeau national, à célébrer les joies de la patrie, à évoquer la douce mémoire d'ancêtres intrépides, ou à cimenter une union plus étroite encore!

Non, on célébrait les noces d'argent de Mgr. Taché.

Il fallait un temps délicieux, le soleil avait percé le voile de nuages qui l'enveloppait depuis quelques jours, et nous versait à torrent sa chaude lumière.

Nos amis avaient rivalisé d'entrain pour décorer le temple saint, le palais épiscopal et la résidence du président, et ériger de jolis arcs de triomphe.

L'un de ses arcs tout tapissé de verdure et orné de drapeaux et de banderolles, s'élevait en face de la cathédrale.

L'autre se dressait en face de l'Archevêché. Sur le portail de la cathédrale, était suspendue une superbe couronne de verdure encadrant le chiffre significatif 25.

Et sur tout le parcours de la procession, l'on avait orné la voie de feuillage.

Les membres de la St. Jean-Baptiste, portant leurs insignes et précédés du drapeau national, se mirent en marche un peu avant la messe, pour aller au devant du Président, l'hon. M. Dubuc, à sa résidence.

De là, la procession, dont le défilé était très-long, se rendit à l'Archevêché pour accompagner Sa Grâce et le clergé jusqu'à la Cathédrale.

L'intérieur de l'église était décorée de plusieurs tentures sur lesquelles se lisaient diverses inscriptions.

Au-dessus de l'autel, près de la voûte, on remarquait sur une draperie rouge un magnifique 25 en argent.

La cathédrale était remplie et ne pouvait contenir toute la foule. Après que tout le monde eût pris place et que Sa Grâce eût été revêtu de la chape, M. le Curé de la Cathédrale s'approcha du trône et lut une adresse au nom de tout le clergé.

Alors M. le Chanoine Hicks et M. l'abbé Poulin, qui étaient aux côtés de Mgr. l'Archevêque, descendirent du trône, et M. le Chanoine présenta une adresse à Sa Grâce, au nom de Sa Grandeur Mgr. Bourget, évêque de Montréal.

M. l'Abbé fit ensuite à Sa Grâce l'offrande de l'orgue.

Après l'Évangile, le Très Rév. Père Antoine monta en chaire et tint pendant près d'une heure tout l'auditoire sous le charme de sa parole.

C'est avec regret que nous nous voyons obligé, vu l'espace restreint de nos colonnes, de mutiler le magnifique sermon prononcé par le Père Antoine. Nous en reproduisons les passages principaux, car ils renferment dans leurs développements une biographie complète de Mgr. Taché, prélat dont on célébrait les noces d'argent.

Omnis Israël et Judas diligebat David ipse enim egre liabatur et ingrediebatur ante vos.

Tout Israël et Judas aimait David, car c'était lui qui engageait le combat et qui marchait à la tête de l'armée. Reg. I. 18-16.

Monseigneur, Mes Frères,

Nous avons dans les paroles que vous venez d'entendre le secret de l'amour ardent d'Israël et de Judas pour David; c'est son courage, ipse enim, etc., il était toujours à la tête de son peuple.

Le courage, voilà ce que l'on ne cesse d'exalter, mais le courage chrétien, le courage basé sur l'amour de Dieu et des œuvres de Dieu, nous ne pouvons en être surpris. Ne savons-nous pas que c'est la vertu du disciple de J.-C. et le divin maître ne le réclame-t-il pas pour prix de la récompense éternelle? Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno.

Je viens, mes frères, répondre à l'invitation qu'a bien voulu me faire Sa Grâce Mgr. l'Archevêque, de vous adresser la parole dans cette circonstance solennelle, je sens que je serai au-dessous de la tâche, mais je puis le dire avec hardiesse, personne n'apporte ici une part plus grande que moi de vénération, d'estime et d'amour pour le Missionnaire, l'Archevêque et le grand Citoyen que tous aiment à cause de son courage et de ses vertus apostoliques. Omnis Israël et Judas diligebat David, ipse enim egre liabatur et ingrediebatur ante vos.

Il y a 25 ans, mes frères, tout jeune religieux, n'ayant que quelques mois de profession, j'étais auprès de l'illustre fondateur et premier supérieur-général de la Congrégation à laquelle Sa Grâce Mgr. l'Archevêque appartenait depuis quelques années déjà; une lettre venue de la Rivière-Rouge était remise à notre vénéré Père, il la lut; une émotion vi-

sible trahissait un secret important que son cœur de père ne put dissimuler même au plus humble de ses fils. "Le père Taché, dit-il, choisi à l'âge de 27 ans, pour être mis comme évêque à la tête des immenses missions de la Rivière-Rouge; il est bien jeune, mais nous devons voir dans ce choix la volonté de Dieu. Quelle belle carrière il pourra fournir au service de l'Eglise et aux œuvres de la Congrégation."

Je n'ai jamais perdu le souvenir de cette circonstance de ma vie. Et aujourd'hui, mes frères, que 25 années d'épiscopat ont plus qu'assuré déjà la belle carrière dévinée par l'illustre Mgr. de Mazenod pour son fils bien-aimé en J.-C., je me dis: vingt-cinq années d'épiscopat, c'est un quart de siècle employé à servir le Seigneur, à propager sa gloire, à acquérir un trésor immense de mérites, et en ce jour, Monseigneur, la Rivière-Rouge et le Canada, et vos frères en religion vous saluent dans la gloire et la richesse de votre abondante moisson.

Mais cette belle moisson, mes frères, j'ai besoin de vous le dire, il faut que vous me la permettiez, Mgr., c'est la récompense du courage, et je dirai aussi succinctement que possible tout ce qu'il faut de courage à un missionnaire, à un évêque en pays de mission et au citoyen se dévouant aux intérêts de son pays.

I. Il y a aujourd'hui 30 ans, c'était le 24 juin 1845, un prêtre oblat accompagné d'un jeune novice n'ayant pas encore 22 ans, s'agenouillait au pied de l'autel d'une humble chapelle; ils étaient en habit de voyage, un breviaire sous le bras; leurs frères en religion les environnant priaient pour eux. Le Supérieur de la communauté qui devait plus tard fonder et illustrer le siège d'Ottawa donnait le signal du départ en disant: ite fratres ad oves quæ perierunt domus Israël....

Après avoir baisé la terre et reçu les adieux de leurs frères, les nouveaux missionnaires quittaient la maison religieuse et commençaient un voyage qui devait durer soixante jours. Deux mois après, Monseigneur Provencher, fondateur des missions des Oblats dans le Nord-Ouest, accueillait ses nouveaux collaborateurs. Le 12 octobre, Monseigneur, vous deveniez prêtre et missionnaire. Nous ne sommes qu'au point de départ, et déjà que de courage à déployer.

1. Courage pour correspondre à la grâce de sa vocation. Devenir apôtre c'est toujours le propre des élus du Seigneur; mais quand, pour le devenir, il faut renoncer aux avantages qu'offre une famille qui compte parmi ses ancêtres des hommes de distinction, plus tard un ministre du Conseil Législatif du Bas-Canada, un chevalier de l'Ordre de St. Georges et premier ministre du Canada, alors c'est l'héroïsme de l'abnégation de la part d'un jeune homme très-avantageusement doué lui-même, de quitter le monde pour devenir membre d'une congrégation qui a pour devise et pour fin d'évangéliser les pauvres—pauperes evangelisantis.

2. Courage pour briser des liens légitimes et des plus chers. Vouloir excuser les larmes d'Augustin, sur le tombeau de sa mère, un orateur disait si vous saviez quelle fut Monique, sa mère, et quel fils était son Augustin. Et vous aussi, mes frères, nous vous disons: si, comme nous, vous aviez connu qu'elle femme était la mère que quittait le jeune missionnaire, connaissant par expérience la sensibilité du cœur du fils, vous comprendriez et vous comprendrez l'héroïsme du sacrifice à l'heure de la séparation.

3. Courage pour quitter son pays. Beau fleuve St. Laurent, redis-nous l'émotion du jeune missionnaire, alors qu'agenouillé sur tes rives, il croyait boire pour la dernière fois de ton eau, y mêlait ses larmes et te confiait ses pensées, ses sentiments les plus affectueux; redisons plutôt ses propres paroles. Nous savons gré au jeune missionnaire de nous les avoir conservés: "Il me semblait que quelques gouttes de cette eau limpide, après avoir traversé la chaîne des grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien aimée priait pour son fils, afin qu'il fut un bon Oblat, un saint missionnaire."

L'heure du travail à sonné. On fit appel au dévouement du jeune missionnaire; bien vite le voilà parti et je le trouve à l'Île à la Crosse, à une distance de plus de trois cents lieues de St. Boniface. A-t-il fallu du courage, mes frères? Partir, pour le missionnaire, c'est oublier son cœur, son bien être, c'est oublier ses aises, pour n'écouter que la voix de la religion. Ite ad oves, etc.

Partir jeune et sans expérience, n'est-ce pas aller accepter les incertitudes et les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues? n'est-ce pas aller lutter contre des dangers réels, au milieu des sauvages parmi lesquels il consent à ensevelir son existence, soit à l'Île à la Crosse, soit à Athabaska, soit à d'autres postes plus éloignés, plus pénibles, plus dangereux encore.

Si je faisais appel à vos souvenirs, anciens habitants de la colonie, vous les reporteriez à trente ans en arrière, et mieux que personne, vous nous diriez le courage, l'abnégation du jeune missionnaire, que vous avez admiré vous-mêmes, vous nous diriez peut-être que par un sentiment de pitié, plus d'une fois vous avez essayé d'intimider son zèle, en étant à ses regards les dangers auxquels il va s'exposer.

Pourquoi tenter de prêcher l'Évangile à des peuplades qui n'avaient alors que la menace à la bouche, et toujours les armes aux mains?

Oui, mes frères, à n'écouter que la prudence humaine, le missionnaire se serait rendu à des raisons plausibles; mais il veut tenter l'essai que lui dicte sa soif ardente des âmes; il lui faut du courage, il ira le puiser à la source, dans le cœur de celui qui a dit: Sitio, j'ai soif, j'ai soif des âmes.... et qui a dit à ceux qui viendraient continuer son œuvre confidite ego vici mundum. Fort de ces paroles, le missionnaire ajoute: Si Deus pro nobis, quis contra nos? et le voilà à l'œuvre.

A l'époque dont nous parlons, être missionnaire, c'était créer des missions, tout faire de ses mains, tout arroser de ses sueurs, tout arracher à la rigueur du climat pour se procurer la plus pauvre habitation, la plus mauvaise nourriture. Mais le succès dépasse toutes les espérances, le missionnaire a paru au milieu de ces tribus redoutables et redoutées; sa voix s'est fait entendre, elle est comprise, aimée et goûtée; de ce moment il n'y a plus ni soulèvements, ni conspirations, ni menaces.

Il est un fait d'expérience, c'est que l'on s'attache aux lieux et aux personnes dont la culture et la société ont coûté plus de sacrifices, plus de souffrances. Quelle ne doit pas être l'affection du missionnaire pour son œuvre arrosée de ses sueurs, fécondée de ses larmes! Mais aussi quelle souffrance pour son cœur, si, après tant de labeurs et sur le point de récolter la moisson, il se voit con la nue à tout perdre. Ce fut la situation de plus d'un missionnaire.

Je ne mentionnerai qu'un fait. A la suite de la révolution de 1848 en France, les recettes de la Probation de la Foi avaient été considérablement diminuées. On avait déjà signifié aux apôtres du Nord-Ouest la possibilité d'avoir à quitter leurs missions. Écoutons la réponse de deux missionnaires, tous deux premiers pasteurs des missions que leur esprit de sacrifice devait conserver.

"La nouvelle que contient votre lettre nous consterne, mais ne nous décourage pas. Nous ne pouvons supporter la pensée d'abandonner nos chers néophytes; il nous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et un peu de vin pour le saint sacrifice; à part cette chose nous ne vous demandons que la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre nourriture, et la dépouille des bêtes de la forêt à notre vêtement; de grâce ne nous rappelez pas." Cette courageuse détermination obtint au Rév. P. Taché et au Rév. P. Faraud, la permission de continuer leurs missions.

La providence a préparé les voies; l'éducation du missionnaire est faite, son courage a triomphé de tout, il a visité les postes les plus éloignés, il connaît les souffrances et les difficultés du voyage; il peut maintenant diriger les autres, se mettre à leur tête. Et nous arrivons à la seconde phase de la vie du missionnaire devenant évêque.

II. Le premier pasteur de ce diocèse, Mgr. Provencher d'illustre mémoire, sentait ses forces décliner; il demanda un coadjuteur avec future succession; des bulles furent expédiées, nommant le Rév. P. Taché, évêque d'Arath, avec future succession, c'est, mes frères, l'événement dont la brillante solennité de ce jour rappelle le mémorable souvenir. Mgr. Provencher commanda les bulles en mains, et le supérieur régulier obligé à l'obéissance. Le nouvel élu traverse les mers, et le 23 novembre 1851, le fondateur de la Congrégation des Oblats, Mgr. Mazenod, assisté d'un autre oblat, alors évêque de Vivier, et aujourd'hui cardinal-archevêque de Paris, donna à la consécration épiscopale à l'apôtre des missions du Nord-Ouest.

L'évêque d'Arath se transporta auprès du Vicaire de Jésus-Christ, et riche de sa bénédiction, s'attachant à l'affection de ses frères en religion, il traversa bientôt la mer, ne s'arrêtant qu'en passant dans son pays natal, se dirigeant en toute hâte vers ses chères missions dont le souvenir seul l'occupait.

L'évêque diocésain reçut avec bonheur son coadjuteur, les doux et religieux épanchements que l'on devine ne furent que de quelque durée. Le nouvel évêque voulut reprendre aussitôt ses courses apostoliques.

Un évêque, mes frères, ce nom réveille en nous des idées de grandeur; nous nous figurons un prince de l'église, environné du prestige et du respect dus à sa dignité ayant, sinon le confortable, au moins l'abondance des choses nécessaires à la vie.... Qu'on ne s'y trompe pas, ici, entre l'évêque missionnaire et le simple prêtre, il n'y a qu'une différence, c'est qu'aux mêmes travaux, aux mêmes souffrances, vient s'ajouter une plus grande responsabilité.

Que n'avons-nous le temps d'espérer son existence; son mode de voyage est des plus simples, souvent nous le voyons lui-même préparant le plus modeste des équipages, suivre à travers ces chemins difficiles, voyez-le se plonger dans la boue jusqu'à la ceinture; c'est pour aider à en sortir chevaux et voitures, et cela, non pas une fois, mais souvent, très-souvent dans le cour du voyage.

D'autres fois il voyage pendant les froids excessifs d'un hiver rigoureux. A la fin de la journée son lieu de repos est vite trouvé, une petite touffe de bois sera le lieu du campement; la neige est écartée, le feu s'allume et dans un instant le repas est préparé, mais quel repas! Pour le prendre avec son extrême frugalité, une

buche de bois sera le siège du prélat. Quelques instants après une couverture étendue sur la terre glacée sera le lit où il demandera à un sommeil réparateur les forces dont il a besoin pour continuer sa pénible course du lendemain.

Mais frères, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est celui qui termine le second livre des Rois: Et œdificavit ibi David altare Domino, et obtulit holocausti et pacifica et propitiatus est Dominus terræ et cohibita est plaga ab Israël. L'autel, vous l'avez reconstruit, Monseigneur; cette magnifique église, sortie comme par enchantement des ruines et des décombres de l'incendie, est encore le fruit de votre zèle et de vos labeurs.

Laissons maintenant continuer l'adorable sacrifice, et pendant que l'hostie sainte sera offerte, nous serons tous avec vous, Monseigneur, pour offrir au Dieu tout bon, vingt-cinq années de travaux, de fatigues, de larmes et d'épreuves, puisse ce double sacrifice être en ce jour la victime de l'holocauste et de la paix!

Oui, mon Dieu, bonheur au Prélat, paix à son peuple et ad multos annos, ajoutées aux vingt-cinq années qui nous faut célébrer des noces d'argent. Et, Seigneur, ne lisez vous pas dans tous les cœurs ce souhait et cette prière. Mon Dieu! encore vingt-cinq ans et des noces d'or mettront le comble au bonheur. Ce bonheur, je vous le souhaite, mes frères, avec celui d'une éternité heureuse, mais aussi avec la bénédiction de Monseigneur.—Méris.

UN RÊVE

C'était un soir de février. Le vent, furieux, gémissait de colère. Bien des fois son souffle glacé, à travers le guichet mal gardé, m'apportait le frisson. J'étais seul en ma pauvre chambrette, ma chandelle, à la lumière blafarde, ne résistait qu'à demi à la force du vent. Bien des fois des flocons de neige, poussés par le vent, traversaient mon toit et venaient mourir sur ma main. Je pensais qu'à tout instant le vent enlèverait mon toit, mon seul abri. Seul et sans feu, je grelottais, et, le croirait-on? j'avais peur.

Oui, je tremblais de froid et de frayeur.

Mille fantômes semblaient s'agiter sur le mur, il me semblait les voir si près de moi que je sentais leur souffie se confondre avec le mien.

Minuit sonna, heure où, dit-on, la mort fait sur la terre un retour quotidien. De son tombeau, elle sort tranquillement et vient implorer la compassion des vivants, leur demander des prières.

Minuit sonnait, et chaque coup, comme le glas funèbre, tintait à mon oreille. Ce son lugubre mêlé à la voix plaintive du vent, semblait être le cri de la mort.

Soudain ma porte s'ouvrit. C'est le vent, me dis-je, et j'allai la fermer, ayant le soin d'en pousser le verrou. A peine étais-je assis qu'elle s'ouvrit de nouveau. Je n'eus pas le courage d'aller la refermer, et, frappé de stupeur, j'allai me blottir en un coin de ma chambre.

J'entendis bientôt des pas légers comme ceux d'une femme, qui semblaient approcher de ma chambre. Je tombai à genoux, et hélas! pour la première fois, depuis longtemps, je priai.

J'écoutai ensuite, tout était tranquille. Je repris courage et me décidai d'aller, encore une fois, fermer ma porte. Je la poussai, mais au moment où j'allais en tirer le verrou, elle s'ouvrit de nouveau et je vis une ombre se glisser dans la chambre. Je me mis à trembler et allai tomber sur mon fauteuil. J'étais à demi-mort de frayeur. L'ombre s'avança près de moi, puis, écartant son linceul, je reconnus une figure qui dissipa mon effroi. Ses yeux, d'où s'échappaient des larmes, me regardaient avec tendresse. S'avançant plus près encore, je sentis courir en tous mes membres le froid glacial de la mort.

« Calmes-toi, me dit-elle alors; calme toi, mon fils, je suis, je le sais, un objet d'horreur maintenant que la mort a exercé ses ravages, pardonne-moi, je viens ici te confier Thilda, mon enfant chérie. Tu l'aimes, tu seras son meilleur protecteur: »

« aime-la toujours. Du fond du tombeau je veillerai sur vos amours. Vois-tu, je veux son bonheur, je n'aimais qu'elle au monde; Dieu l'a voulu, il m'a fallu la quitter, mais je te choisis pour me remplacer. Sois son père on restant son époux. Le temps est précieux, ami, il me faudra, dans un instant, retourner en ma couche funèbre: déjà les vers, seuls compagnons de ma solitude, se plaignent de mon absence, je ne dois pas les faire languir.

« Jures, mon fils, que jamais tu n'aimeras aucune autre que Thilda. »

Je m'inclinai, puis au moment où j'allais lever la main pour prêter le serment qu'elle me demandait, je m'éveillai, car c'était le matin.

J'avais passé la nuit sur mon fauteuil, et tout cela n'était qu'un rêve.

C. G. BOURGET.

SCIENCE POPULAIRE

LES MOUCHES : LEUR UTILITÉ

L'opinion généralement admise sur les mouches est que ces insectes constituent un de ces maux de la vie auxquels il est impossible de parer complètement, quoi qu'on fasse. Quand elles salissent nos peintures et les décorations de nos maisons, quand elles tombent dans notre lait, ou nous empêchent de dormir avec leur bourdonnement agaçant et leurs piqures incessantes, nous remercions le destin de ce que le froid nous débarrasse de cet ennemi de tous les instants. L'on se demande à quoi sert cet insecte, si ce n'est à nous exasperer. Eh bien, la mouche, si incommode qu'elle soit, a, comme tout ce qui vit ici-bas, une mission à remplir fort importante qui doit lui faire pardonner les attaques obstinées dont nous sommes l'objet de sa part.

Regardez attentivement une mouche qui vient se reposer après avoir volé pendant quelque temps; vous lui verrez exécuter une série de mouvements qui vous rappelleront ceux du chat qui fait sa toilette, ou de l'oiseau qui lustre ses plumes. Ce sont d'abord les pattes de derrière qui sont frottées l'une contre l'autre, puis chacune de celles-ci passe sur une aile; puis c'est au tour des jambes de devant de se frictionner; enfin, vous verrez la trompe passer sur les jambes et sur toutes les parties du corps qu'elle pourra atteindre.

Ce manège est-il fait dans un but de propreté seulement: on l'a cru jusqu'ici; mais M. Emerson, un chimiste anglais, a récemment démontré qu'il en était tout autrement. En plaçant une mouche qu'il venait de prendre sous un microscope, il vit qu'elle était couverte de poux d'une petite taille incroyable; il renouvela son expérience sur d'autres mouches et constata qu'il en était de même pour toutes.

Il remarqua ensuite que ces insectes passaient leur temps sur leur corps là où il y avait des poux et que les diverses mouvements de pattes dont nous avons parlé n'avaient d'autre but que de rassembler en un même point le plus de ces animalcules possible pour en faire qu'une bouchée. M. Emerson crut d'abord que c'était leur progéniture que dévoreraient les mouches, car on sait qu'elles portent leurs petits attachés à leur corps, mais de nouvelles expériences le tirèrent bientôt de cette erreur.

Il mit en effet sous le microscope un morceau de papier blanc sur lequel s'étaient posées deux mouches, qui semblaient très-occupées à manger quelque chose; il constata sur le papier la présence des mêmes poux. Il essuya alors le papier et le plaça en un lieu dont il prit soin qu'aucune mouche n'approchât; au bout d'un certain temps il remit le papier sur le microscope et vit avec étonnement qu'il était couvert de poux. Ce n'étaient donc pas leurs petits que les mouches mangeaient; mais des animalcules qui flottaient dans l'air et qui s'accrochaient aux ailes, aux pattes, au corps de celles-ci. Une fois que les mouches étaient suffisamment chargées de cette provision vivante, elles se retiraient dans un coin tranquille pour faire leur repas.

L'expérimentateur renouvela ses expériences en un grand nombre d'endroits. Dans les lieux sales où l'air était vicié, il constata que les myriades de mouches qui se pressaient littéralement couvertes d'animalcules. D'autres mouches, capturées dans des endroits propres et bien aérés, étaient, au contraire, maigres et presque complètement dépourvues d'animalcules. Ainsi là où la corruption existait, les germes animés pouvant déterminer des maladies existaient de même, et de même aussi les mouches qui leur faisaient la chasse. Là où la propreté régnait on ne voyait pas d'animalcules et les mouches étaient rares et affaiblies.

C'est ainsi que M. Emerson conclut que les mouches ont eut en ce monde une mission autre que celle de nous agacer.

Par ces intéressantes recherches, cet observateur a mis au jour un nouvel anneau de cette chaîne nécessaire de destruction qui existe dans la nature animée. Ces corps microscopiques servent de nourriture à la mouche, celle-ci à l'araignée, l'araignée à l'oiseau, l'oiseau aux quadrupèdes ou à l'homme.

De leur côté, ces animalcules aimés ont des besoins. Comment se nourrissent-ils? Ont-ils vis-à-vis d'autres animalcules invisible le même rôle que les mouches ont vis-à-vis d'eux? Voilà ce qu'on ne saurait dire et ce que la perfection des instruments ne permettra jamais de constater. Ce que l'on peut avancer sûrement c'est que ces animalcules doivent avoir leur utilité en ce monde, la nature ne faisant rien sans cause.

ZANZIBAR ET SON SULTAN

La ville de Londres a pour hôte en ce moment un prince de ces contrées de la côte orientale d'Afrique, auxquelles la politique anglaise semble prendre un intérêt tout particulier depuis quelques années.

Sayrjid-Bargash, sultan actuel de Zanzibar, est un descendant de ces imans de Mascate, dans la mer d'Oman, qui appelés par les indigènes du Bar-el-Zeng pour les défendre contre les envahissements des Portugais, se sont à leur tour rendus maître du pays, auquel ils ont imposé leur souveraineté depuis 1698.

Cette souveraineté n'est guère que nominale, relativement à une grande partie du territoire sur lequel elle s'étend. Ce territoire embrasse un littoral de 1,100 milles, y compris les îles de Zanzibar, de Pemba et de Monfia. La portion située sur le continent n'a pas de limites définies vers l'intérieur; elle est habitée par des tribus à demi sauvages et idolâtres, qui ne payent point d'impôts, et, à une certaine distance des côtes, les indigènes ne reconnaissent l'autorité du sultan que dans les circonstances où il est de leur intérêt de le faire; pourtant cette autorité est respectée aussi loin que dans le pays des Ounyamouesi. Les principales tribus sont celles des *Souaheli*, dont le nom signifie en arabe « habitants de la vallée, » au nombre de plus de 400,000, et les *Mossegueyes*, ou « pasteurs armés de piques, » à qui on attribue le singulier usage de se couvrir la tête, dans leur enfance, d'une couche d'argile en guise de bonnet. On rencontre dans le Zanzibar continental de vastes déserts de sable; mais généralement la terre est très-fertile; les arbres propres aux constructions navales y croissent en abondance, et notamment une espèce de teck aussi incorruptible que celui de Surate, aux Indes. On y trouve aussi de l'or et de l'ivoire.

L'île de Zanzibar, où se trouve la ville du même nom, résidence du sultan, a 160,000 hectares de superficie, mesurant 68 kilomètres du nord au sud et 24 de l'ouest à l'est. Le sol en est surtout riche en fruits. On y cultive le clou de girofle, la canne à sucre, la noix de coco et, depuis quelques années, le café qui y est de très-bonne qualité. La ville de Zanzibar a un port excellent pouvant contenir en sûreté et en tout temps un grand nombre de navires.

Les douanes produisent en moyenne 2,500,000 fr. par an, qui forment les revenus de l'Etat. Le mouvement commercial en 1870 a donné un total de 2,038,000 fr. pour les importations et de 2,355,000 fr. pour les exportations; en 1871, importations 2,162,000 fr., et exportations 2,028,500 fr.; en 1872, importations 2,300,000 fr. et exportations 2,400,000 fr. Ces sommes sont calculées en thalers de Marie-Thérèse, monnaie qui a encore cours sur toute cette côte d'Afrique.—Ce thaler vaut à peu près 5 fr. 25 c.

Quoique l'Angleterre n'occupe comme le Portugal, qui possède la province limitrophe de Mozambique, aucun territoire situé dans le voisinage immédiat du Zanzibar, les établissements du golfe d'Aden, les îles Seychelles, Amirantes, Rodrigue et Mau-

rice, ainsi que le passage continuels de ses navires à travers l'Océan Indien—la grande voie vers son empire du Gange et de l'Indoustan ont acquis dans ces parages une influence prépondérante, à laquelle les souverains de Zanzibar n'ont pas échappé.

En effet, les Anglais sont à peu près maîtres du commerce; en 1839, ils ont amené le père du sultan actuel à conclure avec eux un traité qui est tout à leur avantage; les droits à percevoir sur les importations sont fixés à 5 1/2 pour cent, taux estimé être une indemnité suffisante pour tous droits d'importation et d'exportation, de permis de trafiquants, de pilotage et d'encrage, et pour toutes autres taxes quelconques, à imposer par le gouvernement musulman sur les navires et sur les marchandises importées ou exportées. Un des résultats de ce traité a été de diminuer les revenus de Zanzibar, à qui il ne fournit pas les ressources nécessaires pour faire même les travaux indispensables dans ses ports—diminution qui a été encore aggravée par la suppression de la traite des esclaves, à laquelle le prédécesseur de Sayrjid Bergasch a consenti en 1845.

Cependant ce barbare trafic n'a jamais cessé absolument. Le traité conclu en 1845 l'interdit, il est vrai; malheureusement, comme une des clauses permet au sultan de transporter d'un point à un autre les esclaves qui existent dans ses possessions africaines, les négriers arabes en profitent pour faire des chargements qui sont ostensiblement destinés à certaines localités de l'île de Zanzibar, mais sont en réalité transportés sur les côtes de l'Arabie, d'où on les expédie par voie de terre jusqu'au golfe Persique, où les noirs se vendent à des prix très-élevés, d'autant plus que la moitié de la cargaison meurt généralement en route.

On espère mettre à profit la présence du sultan de Zanzibar à Londres pour en finir d'une manière sérieuse avec cette question qui intéresse à un si haut point l'humanité; il paraît que le prince mahométan ne demande pas mieux que de consentir à tout arrangement qui lui offrira une compensation à son avantage. Ce dédommagement ne sera probablement pas difficile à trouver de la part de l'Angleterre, à qui la position qu'elle prend ainsi sur la côte du Zanguebar ouvre un accès facile dans l'intérieur du continent, où ses missionnaires qui, comme on le sait, ne négligent nullement les affaires de ce monde tout en préparant les voies du ciel, étendent à la fois son commerce, son influence et sa civilisation. P. B.

PERSONNEL

M. Brunell, député-ministre du département de l'intérieur, part dans quelques jours pour l'Angleterre.

Le bruit court que M. Blanchet se présentera dans le comté de Dorchester pour la Chambre des Communes.

Le Rév. Père Charmetant, missionnaire algérien, part ce matin par le *Moravian*, pour Liverpool. Il se rendra de là à Paris, pour obéir aux ordres de son supérieur, Mgr. Lavigerie. Le Rév. Père Charmetant n'est arrivé que d'hier en cette ville.

VILLEGIATURE.—Sir A. T. Galt et Lady Galt, sont passés la semaine dernière à Québec en route pour Cacouna.

Le Maire Featherstone, d'Ottawa, assistera au banquet de Londres.

Le Dr. O'Reilly, de Dublin, fera le discours de circonstance en cette ville, le jour de la célébration du centenaire d'O'Connell.

MM. Thomas T. Nesbitt, Charles Langelier, J. Charles Chapais, Jules Lemoine, Edouard Philbert, O. B. Devlin et Ernest Smith, du district de Québec, ont été admis membres du barreau.

M. L. O. Taillon, M. P. P., pour Montréal-Est, est en ce moment au Niagara avec sa dame, en tournée de nocce.

On écrit d'Ottawa que M. Jean Langlois, M. P., pour Montmorency, et bâtonnier du barreau de Québec, figure parmi ceux qui doivent remplacer le juge Lafontaine, d'Aylmer, qui va être mis à la retraite.

NÉCROLOGIE

On lit dans la *Gazette de Sorel*:

C'est avec une douleur bien vive que nous annonçons la mort subite de Gaspard-Aimé Massue, Ecr., seigneur de St. Aimé, arrivée samedi soir, 10 courant, vers dix heures.

Cette mort est un deuil pour toute la paroisse de St. Aimé. La triste nouvelle parviendra douloureusement à tous ceux qui ont connu le regretté défunt. M. Massue était né à Varennes et âgé de 62 ans seulement. Il habitait St. Aimé depuis 1834. L'affabilité de ses manières, sa franche hospitalité, sa générosité envers les institutions publiques de St. Aimé et les pauvres généralement, font que sa disparition sera profondément sentie dans la paroisse de St. Aimé, et qu'il sera longtemps regretté. Nous perdons, en lui, comme beaucoup d'autres, un ami constant et dévoué. Nos condoléances les plus sincères à la famille affligée! Les funérailles ont eu lieu jeudi, à 9 heures, à St. Aimé, au milieu d'un immense concours de peuple de St. Aimé et des paroisses environnantes. L'église était trop petite pour contenir la foule. Il y avait autant de monde en dehors qu'en dedans de l'église. Le service a été chanté par le Rév. M. Marchessault, curé de St. Aimé. Les porteurs des coins du drap étaient MM. Gélinas, Dr. Cartier, Dr. Drosiers, M. Laval-lée, P. R. Chevalier et G. I. Barthe.

On remarquait parmi les membres du clergé les Rév. MM. Gaboury, curé de St. Marcel; Archambault, curé de St. Hugues; Durocher, curé de Ste. Victoire; Fortin, curé de St. Jules et Desnoyers, MM. les vicaires de St. Aimé, St. Ours et St. Robert, etc., etc. Le Rév. M. Dupuis, premier curé de St. Aimé, était venu, malgré son grand âge, rendre les derniers hommages à son ancien paroissien et ami. Il fit l'éloge du défunt dans quelques paroles très-émues et venant du cœur.

NOUVELLES DIVERSES

At Ottawa, la semaine dernière, les propriétaires de scieries et les contracteurs ont réduit de 20 pour cent les gages de leurs ouvriers.

Madame Hélène-Culver, a été inscrite vendredi dernier, comme notaire public sur les registres du comté Clerk. C'est, nous avise M. Thé. Guérault, le premier exemple à Chicago d'une femme nommée à une telle fonction.

Parmi les immigrants arrivés à Ottawa, la semaine dernière, se trouvaient deux enfants nouveaux-nés. L'un a été baptisé sous le nom de Patrick-John Toronto et l'autre sous le nom de Arthur Ontario.

L'élection de M. Rouleau, de Dorchester, a été annulée par la cour de révision, pour corruption par les agents. Le requérant, M. Marceau, est déclaré indélicat pour cause de corruption personnelle.

Au collège de Nicolet, c'est un élève de Nicolet, M. Lemaître, fils du Dr. Lemaître, de St. Thomas de Pierreville, qui a remporté le prix du Prince de Galles, au concours des collèges agrégés à l'Université-Laval.

La bénédiction de la nouvelle église de St. Christophe d'Arthabaska, a eu lieu le 15 courant. Mgr. l'évêque des Trois-Rivières y assistait, ainsi que Mgr. l'évêque de Sherbrooke.

Mercredi soir, 14 courant, au no 14 de la rue St. Denis, avait lieu l'inauguration du *Club Canadien*. Ce sont des jeunes gens qui se sont organisés de façon à passer agréablement la soirée, en payant des prix modérés pour des consommations d'excellente qualité; car ce résultat est un des bénéfices de toute association de ce genre.

Cette petite fête a eu un caractère presque intime mais très-cordial. Les nombreux invités se sont retirés enchantés de l'accueil et de la réception.

Nos compliments à M. D. Pelletier, président et à M. Pauzé avocat.

Le deuxième concert de M. Vogt à la Salle à Patiner a eu, s'il est possible, un succès plus grand que son premier. Il y avait foule, un public très-élégant et très-connaisseur, qui a beaucoup applaudi l'air favori du roi Louis XIII, « Amaryllis, » la valse « Lurline » et la fantaisie du pianiste M. Hurst.

Ces concerts-promenades s'implanteront ici; car c'est goûter un double plaisir que de pouvoir circuler autour d'une salle bien aérée, tandis que la musique joue de charmantes fantaisies.

M. Short, conservateur, a été élu député de Gaspé pour la Chambre des Communes.

Le digne curé de la paroisse de St. Denis, le Révd. M. O'Donnell, ainsi que le Dr. H. A. Mignault, MM. Michel Richard, marchand, et Victor Gareau ont établi une fromagerie sur les bords du Richelieu au village de St. Denis. Cet établissement qui a nom "fromagerie Richelieu," a fabriqué depuis deux mois près de quinze mille livres de fromage de qualité supérieure, et actuellement on en fabrique près de 700 livres par jour. Cette fromagerie est destinée à faire un grand bien, et les cultivateurs y trouveront une source de profits.

Nous accusons réception du premier numéro du *Musé Canadien*, revue littéraire publiée à Québec. Nous donnerons un compte rendu des matières dans notre prochaine Petite Revue Artistique et Littéraire.

M. Anglin, Orateur de la Chambre des Communes, a offert au comité du centenaire d'O'Connell un tableau à l'huile de l'illustre patriote irlandais.

ST. LUC.—Les citoyens de la paroisse de St. Luc ont décidé de construire une chapelle pour le moment, en attendant qu'ils puissent s'organiser pour la construction d'une nouvelle église. Deux citoyens distingués, MM. Cadioux et Moreau, se sont généreusement mis à l'œuvre en commençant une souscription dans la paroisse voisine.

SALABERRY DE VALLEYFIELD.—L'ouragan qui a éclaté avec tant de fureur, samedi soir, 10 courant, a causé beaucoup de ravages dans la campagne avoisinant Salaberry. Au Rang Double, la foudre tombant sur la maison nouvellement bâtie de M. Jos. Chartrand, en détruisit tout le rez-de-chaussée et tua une de ses filles. La commotion fut tellement forte que depuis lors deux autres de ses enfants n'ont pu recouvrer l'usage de la raison. A St. Timothée la foudre a mis le feu à la grange de M. Eustache Langevin ainsi qu'à celles de M. J. B. Benoit et Leduc. Le montant des pertes n'est pas connu.

Miss Lizzie Ihling, nièce du professeur John Wise, a fait lundi, 12 courant, une ascension en ballon de Philadelphie. Elle était à une altitude de 5 000 pieds quand son ballon a crevé. A demi asphyxiée par le gaz, miss Ihling est tombée sans connaissance au fond de la nacelle, mais grâce au système de parachutes attachés à l'aérostat, la descente s'est effectuée avec une vitesse raisonnable, et l'intrépide aéronaute est arrivée à terre grièvement contusionnée, mais vivant encore.

L'élection de M. Cushing à Argenteuil a été annulée.

SEMAINE POLITIQUE

Ici les élections provinciales sont terminées, et les récriminations commencent : c'est dans l'ordre. Si le condamné a 24 heures pour maudire son juge, l'on peut bien accorder quinze jours au candidat vaincu !

Il nous arrive de France une nouvelle que le public recueillera ici avec plaisir. On annonce que par un acte de clémence le président MacMahon vient de rendre à la liberté le baron Gauldrée Boileau, compromis dans l'affaire du chemin de fer transcontinental d'El Passo et Memphis.

Dans l'Assemblée Nationale, M. Savary, le rapporteur du comité sur l'élection de la Nièvre, a fait un discours de 3 heures qui a été attentivement écouté. Il a insisté sur la nécessité d'arrêter les progrès du Bonapartisme, et attaqué aussi M. Rouher qu'il accuse de méditer un coup d'Etat.

M. Buffet, président du conseil des ministres, a pris la parole, et défendu le préfet de police contre les attaques portées par M. Rouher, et ajouta que le préfet était parfaitement dans son droit en signalant le double danger dont le pays était menacé : la Révolution et le Bonapartisme.

M. Dufaure, ministre de la justice, a assuré que le gouvernement déploierait toute la vigilance possible à l'égard des menées bonapartistes. Pour lui, il ne voudrait pas rester membre d'un gouvernement qui négligerait ce point important.

M. Gambetta a attiré l'attention sur la divergence des déclarations des deux ministres et a accusé avec beaucoup de véhémence le gouvernement d'appuyer les bonapartistes, de maintenir des fonctionnaires de ce parti dans les bureaux, et de suivre en tous points les traces du ministre DeBroglie.

M. Buffet a affirmé au contraire que l'entente la plus parfaite régnait dans le gouvernement, surtout entre lui et M. Dufaure. Il pense rendre un service considérable au pays en maintenant à leur poste les anciens fonctionnaires qui agissent loyalement, quoiqu'ils aient servi sous l'empire.

Après un débat chaleureux, alléguant que l'Assemblée avait confiance dans les déclarations du gouvernement, l'ordre du jour a été adopté par 383 contre 3.

En Angleterre, à la Chambre des Communes, le bill concernant les droits de la propriété artistique et littéraire au Canada, a subi sa deuxième lecture.

Henry Fawcett a fait une motion déclarant qu'il était inexpédient pour le gouvernement des Indes de contribuer aux frais du voyage du Prince Arthur en Orient.

L'hon. M. Disraeli s'est opposé à la motion en déclarant que le Prince Arthur serait l'hôte du vice-roi des Indes.

M. Gladstone a appuyé M. Disraeli. La motion a été finalement rejetée par un vote de 378 contre 67.

L'octroi d'une somme d'argent pour les frais du voyage du Prince de Galles aux Indes, a été voté par 328 contre 16.

En Espagne, les nouvelles sont défavorables aux Carlistes. Une dépêche officielle dit que le gén. Délâtre a chassé Dorregary de Torricilla, de Guara, de Sisto et de Baltana. Les carlistes ont fait une vigoureuse résistance, mais ont perdu beaucoup de monde tant en tués que blessés et prisonniers. Les généraux Délâtre et Martinez Campos les poursuivent à marches forcées.

Le gouvernement annonce que des combinaisons militaires ont été prises pour forcer le gén. Dorregary à se réfugier en France ou à accepter la bataille.

Les journaux bien informés démentent la rumeur annonçant que l'Allemagne, de concert avec les Etats-Unis et l'Angleterre, allait intervenir dans les affaires coloniales de l'Espagne.

A. ACHINTRE.

VARIÉTÉS

Au cabaret :
Un ivrogne tient un journal.
" Il y a à Paris, d'après un recensement nouveau, 20,000 marchands de vin."
L'ivrogne (avec désespoir).—Je ne pourrai jamais les connaître tous !

Madrigal à une jolie chapelière :
De tout notre pays, ô charmante Antoinette,
Ton magasin est le plus beau.
Mais comment espérer pouvoir vendre un chapeau,
Puisqu'à tous les passants tu fais perdre la tête.

En feuilletant mon carnet de notes, je trouve cette naïveté, échappée, pendant un sermon, au brave curé de C..., charmant petit village situé sur la Manche, et dont je conserve un agréable souvenir :
—La femme ! la femme ! rugissait-il avec une vertueuse indignation, n'oublions pas, mes frères, qu'elle a reçu le fruit défendu des mains du serpent !!!

Un faussaire vient de passer en jugement à Aix, en Provence.

En veine de confidences, a fait un aveu piquant.

C'est lui qui, moyennant finances, s'était chargé d'orner de soi-disant signatures de notables commerçants les pages blanches d'un album destiné à porter à Chislehurst les vœux du commerce marseillais.

On se représente l'écolier de Woolwich contemplant le dit album avec orgueil, et se disant :

—Du moins j'ai pour moi tout le haut commerce de Marseille.

- Boire du lait
- C'est le teint laid.
- Boire du vin
- C'est le gros teint.
- Boire de l'eau
- C'est le teint beau.
-
- Se coucher tard, se lever tard,
- Donne aux femmes besoin du fard.
-
- A la lune neuve
- La purge te trouve.

POESIE

AUX BAINS DE MER

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent réguliers et calmes les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette tressée au dessus des mollets,
Courrent les pieds dans l'eau, jouant avec la lame ;
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme,
Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Cressent gaiement avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or, des canaux et des trous ;
Et ce même oiseau qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,
Laisse, indulgent ainsi, son flot docile s'avre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.
Ils sont là Peil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle
Que la mer soit si bonne et les anneaux ainsi.
—Soudain d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie.
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie
Pour ces jolis babies et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salutaire
Et ne jalourent point les heureux de la terre ;
Car ils savent combien maternelle est la mer
Et que pour eux aussi souffre le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE MOT DE L'ENIGME

“ Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine.”

“ The one thing worth showing to mankind is a human soul.”

(BROWNING.)

XXXII

(Suite)

Lorsqu'elle eut fini sa prière, elle se tut un moment d'un air pensif, puis elle répéta : *Délivrez-moi du mal.*

—Mais, me dit-elle, puisque je priais pour toi, ne fallait-il pas dire à Notre Père : *Délivrez ma Zia Gina du mal ?*

—Oui, ma bien-aimée, m'écriai-je en l'embrassant, oui, prie toujours ainsi pour moi et que Dieu te bénisse et t'entende !

Son visage angélique, sa piété, son innocence, m'enlevèrent complètement au sentiment de mes peines. Je ne sentis plus qu'une joie infinie de n'être pas indigne d'entendre ce qu'elle venait de dire. J'avais souffert, je souffrais encore, sans doute, mais j'avais voulu et je voulais encore échapper à la tentation et au mal, et il me sembla que d'en-haut un sourire répondait à cette prière d'ange et tombait sur moi !

Toutefois, quoique vive et consolante, cette impression fut passagère. Il fallait bien en revenir à la réalité de ma vie et cette réalité était douloureuse. Elle le devint bien davantage encore lorsque, le jour suivant, Lorenzo revint enfin.

Il ne pouvait, sans doute, rentrer cette fois sous son toit comme un homme qui retrouve le foyer qu'il respecte et qu'il aime. Il n'était pas probable non plus qu'il y reparût comme un coupable repentant. Je ne m'attendais pas, néanmoins, à l'attitude qu'il prit et au changement total que je trouvai en lui ; mais Lorenzo avait reçu de la Providence des dons si rares, qu'en se livrant au mal et non au bien, il devait subir la loi qui condamne à s'égarer davantage et à tomber plus bas que les autres, ceux qui étaient destinés à monter plus haut et à devenir des guides peut-être, s'ils n'eussent point quitté leur voie. Cette rechute dans le mal profond, moins excusable qu'à aucune autre époque de sa vie, était accompagnée cette fois d'une absence de dissimulation, d'une indifférence au scandale, qui me sembla, à la fois révoltante et blessante. La conscience des torts qu'il ne voulait point admettre lui causait cependant un malaise insupportable, et de tout cela il résultait une altération générale de sa physiologie, de son langage, de ses manières elles-mêmes, si nobles et si courtoises autrefois, mainte-

nant hautaines et brusques souvent. Mais ce qui surtout se montrait visiblement, c'était la fascination fatale qu'il n'avait point cessé de subir. Le dégoût ne l'avait point éloigné d'Elle, le repentir ou le devoir ne le ramenaient point à moi ; c'était celle qui l'avait abandonné qui seule régnait encore sur sa pensée, et l'influence que j'avais eue naguère sur lui était anéantie !

Tout cela m'apparut distinctement dès le premier jour de notre réunion, je vis même qu'il était plutôt irrité que satisfait de n'avoir aucun reproche à me faire ; enfin qu'il ne me proposait point la paix, mais qu'il me l'imposait à la condition, pour moi, d'un silence absolu. Le plus léger reproche, je le compris, eût été le signal d'une scène violente et peut-être d'une rupture ouverte !

Tel fut l'aspect que prit ma vie au retour de Lorenzo. S'étonnera-t-on de la révolte intérieure qui s'éleva en moi, malgré une soumission apparente qui n'était qu'un mélange de fierté et de dédain ? S'étonnera-t-on des regrets déchirants, des souvenirs dangereux, du découragement profond qui me jetèrent, tantôt dans des accès de désespoir, tantôt dans une sombre mélancolie ?

Je recommençais alors en imagination ma vie pour la passer avec Gilbert, et je me figurais ce qu'elle eût dû être, pour mieux souffrir de ce qu'elle était ! Ce souvenir me semblait mon seul refuge, ces regrets et ces vains désirs, mon seul soulagement ; je m'y livrais avec ma pensée tout entière, et ainsi, tandis que je me croyais irréprochable, je me séparais de Lorenzo tout autant qu'il se séparait de moi, et je me laissais aller de plus en plus à me créer une vie intérieure sur laquelle je permettais sans scrupule à un autre de régner presque sans partage !

Le samedi suivant, j'étais à la grille du parloir longtemps avant mon heure ordinaire. L'angoisse de mon âme était à son comble, et, pour la première fois, sans égard pour le lieu où je me trouvais et peut-être, devrais-je dire, sans respect pour celle qui m'écoutait, je révélai à Livia ma souffrance tout entière, c'est-à-dire non-seulement les torts nouveaux de Lorenzo, mais aussi mon autre douleur, mes souvenirs, mes regrets, en même temps que ce que je nommais mon courageux sacrifice.

Elle pâlit en m'écoutant, une expression de douleur, que jamais auparavant je ne lui avais vue, traversa son regard, et son visage demeura troublé, même lorsque je lui eus raconté que ce sacrifice, c'était elle qui, sans le savoir, m'avait donné la force de l'accomplir.

—Tant mieux, dit-elle alors, et elle ajouta avec un grave sourire : cette fois, en ce cas, je n'ai certainement pas été jalouse !... Mais, Genevra, tu as échappé à un moins grand danger le jour où je t'ai vue emportée vers l'abîme sur ce cheval furieux. Ce jour-là, du moins, lorsque je t'ai revue, tu étais sauvée, tandis qu'aujourd'hui...

—Aujourd'hui ?... N'es-tu pas contente de moi ? Sans t'avoir consultée, ne t'ai-je pas obéi ?

—Oui, ma pauvre Gina, tu as fait un effort, un courageux effort, et pourtant tu te trompes encore comme un enfant. Certes, Lorenzo devrait être tout autre ; mais, le fût-il, tu n'aurais pas encore le bonheur que tu rêves. Quant à cet autre mirage (elle frissonna), oh ! juste ciel ! ne vois-tu pas d'où vient la lumière qui le produit ? Genevra, je ne puis te dire qu'une seule chose et toujours la même, prie Dieu !

—Je le prie chaque jour.

—Avec ferveur ?

—Oui, Livia, de tout mon cœur, je t'assure ; le mieux que je le puis. Je te dis la vérité.

Tandis que je prononçais ces mots son sourire céleste reparut pour la première fois depuis le début de cet entretien, et elle me dit :

—O ma bien-aimée !...

Puis elle devint silencieuse.

Plût troublée, toutefois, que consolée par la manière dont elle avait accueilli mon expansion, je demeurais le front appuyé contre la grille, trouvant pour la première fois que cette grille nous séparait réellement, que ma sœur ne me plaignait pas, qu'elle ne me rendait pas justice, et qu'elle ne connaissait plus ni le monde, ni ses difficultés, ni ses tentations, ni ses peines. Tandis que je faisais ces réflexions, mes larmes tombaient comme de la pluie, et il me semblait que Livia, si compatissante d'ordinaire, me regardait pleurer avec indifférence.

Tout à coup, elle me dit :

—Genevra, y a-t-il longtemps que tu ne t'es confessée ?
Je levai brusquement la tête, mes larmes

cessèrent de couler et j'essayai mes yeux avec un geste d'impatience.

Décidément, Livia ne trouvait pas moyen de me dire, ce jour-là, un seul mot qui me fit du bien. Je ne répondis pas.

—Tu ne veux pas me le dire ? Pourquoi, carina ?

Avais-je vraiment de l'humeur contre elle.— contre Livia !— et allais-je le lui montrer ?... Oh ! non, je sentis vite que cela était impossible. D'ailleurs, cette ombre de sévérité qui m'avait froissée était di-sipée. Elle me parlait maintenant de cette voix que je ne pouvais refuser d'entendre.

Je répondis alors, sans me faire prier davantage :

—Oui, Livia, il y a plus longtemps qu'à l'ordinaire.

A peine eus-je dit ces mots qu'une vive rougeur couvrit mon visage et mon front, car je me rendis compte pour la première fois que ce temps plus long était précisément celui de la durée du séjour de Gilbert à Naples.

Livia ne le remarqua pas. Elle reprit avec calme :

—Ecoute, Gina, tu crois bien cependant, comme moi, que la pénitence (je dis le sacrement de pénitence) est un remède, n'est-ce pas ?— On l'a appelé, je crois, le traitement divin des maladies de l'âme,—et tu crois bien aussi, je pense, que, dans ce moment, ton âme est malade ?

—Oh ! oui ! mon âme, mon cœur, mon esprit, mon corps, et tout moi-même ! Oh ! Livia ! je souffre tout entière !

—Eh bien, si tu étais matériellement malade, tu irais certainement chercher le meilleur médecin de la ville, et, qui sait ? s'il y en avait un meilleur encore, au bout de l'Europe, tu ferais peut-être, comme tant d'autres, un long voyage pour aller le consulter et pour te guérir ?

—Peut-être ! Après ?

—Ecoute, l'idée me vient de te donner un conseil, et, en ce moment où je te plains tant, où j'ai le cœur si rempli de tendresse et de pitié pour toi, ma Gina ! peut-être est-ce une bonne inspiration que tu ferais bien de suivre.

—Oh ! Livia, m'écriai-je avec attendrissement—car je reconnaissais l'accent de cette tendresse plus qu'humaine, qui était la divine charité.—Cher cœur ! oui, parle, dis, commande, je t'obéirai.

Alors elle me dit qu'il était arrivé à Naples depuis peu un très-saint religieux, et très-simple en même temps, quoiqu'il fût connu et respecté de tous à cause de son grand savoir ; que sa parole touchait les âmes ; qu'il ramenait à Dieu de grands pécheurs et qu'il rendait les bons meilleurs.

—Va docilement le trouver, crois-moi, et ouvre-lui ton cœur devant Dieu..... ton cœur tout entier. J'en ai la conviction, il saura de donner le remède dont tu as besoin ; et si, quel qu'il soit, ce remède, tu as le courage de l'appliquer, sois-en sûre, Ginevra, tu seras guérie.

XXXVI

Que ceux qui ne se soucient point d'entrer dans la région où je vais les conduire déposent maintenant ce livre. Je certifie cependant que, dans tout ce qu'on a lu, il ne se trouve rien d'aussi exactement vrai que tout ce qui va suivre. J'affirme, de plus, qu'il s'agit d'un fait qui intéresse toute âme chrétienne, je pourrais même dire toute âme humaine ; mais je sais d'avance aussi que ceux-là seuls me croiront, dont l'esprit saisit pleinement le sens des mots : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant ; » c'est-à-dire, ceux qui, avec l'Eglise catholique, croient fermement que cette toute-puissance est vivante, présente, agissante au milieu de nous, et qu'il n'est pas un seul instant où le monde matériel et le monde immatériel, le monde de la nature et celui des âmes, ne puissent en ressentir l'action surnaturelle et miraculeuse.

A ce seul mot, je suppose tout lecteur sceptique, incrédule ou railleur, averti et écarté, et je ne m'adresse plus désormais qu'à ceux qui parlent, ou du moins qui comprennent la langue dont je vais me me servir.

Je quittai le couvent sans avoir décidé l'heure que je choiserais pour obéir à Livia, et j'étais déjà en chemin pour rentrer chez moi lorsque je pris la résolution soudaine de me rendre tout droit, et sans retard, à l'église qu'elle m'avait indiquée. Cette église était l'une des plus belles de Naples, la seule peut-être où l'œil ne fût troublé par aucune de ces disparates que l'on rencontre souvent en Italie entre la beauté des proportions, des marbres, des fresques dont elles sont ornées et de certains objets dont le choix ou l'exécution indique plus de piété que de goût. Ici tout était d'accord, et cette harmonie aidait au recueillement. Je pris une chaise devant laquelle je m'agenouillai sur les dalles de

marbre, puis, selon l'usage napolitain pour la confession, j'ôtai mon chapeau. Je mis sur ma tête l'écharpe de dentelle noire que je portais sur ma robe de soie, et j'attendis patiemment qu'il parût quelqu'un dans l'église déserte. Il était près de quatre heures.

Je n'attendis pas longtemps, car, dès que l'heure eut sonné, je vis arriver un certain nombre d'hommes et de femmes de tout âge et de tout rang, quelques jeunes filles, et même des enfants qui venaient se ranger autour d'un confessionnal auprès duquel je m'étais placée par hasard.

Je me penchai vers une femme vêtue de noir qui s'était prosternée à côté de moi, et je lui demandai le nom du confesseur qu'elle attendait.

Elle releva la tête et eut l'air étonné.

—Mais le père Egidio de San Mauro, comme de raison, me dit elle ; ne savez-vous pas que c'était là son confessionnal ?

Le père Egidio était le nom de celui à qui ma sœur m'envoyait, et le hasard m'avait conduite à la place où je devais rester. L'attente fut longue, mais sa durée et le profond silence m'aiderent à concentrer toutes mes pensées sur l'acte que j'allais accomplir, et, je le crois, ma préparation fut bonne. En étant venue là, d'ailleurs, je remportais déjà une victoire sur moi-même, car, pour cela, j'avais eu à surmonter ce mélange de crainte et d'embaras que cause toujours un confesseur inconnu.

Enfin celui que nous attendions parut. Il sortit lentement de la sacristie, et alla d'abord s'agenouiller devant le maître-autel, où il fit une longue prière ; puis il se releva, traversa l'église et passa devant moi en allant se placer dans le confessionnal. Il était de haute taille, mais courbé par l'âge et plus encore, par cette sainteté qui ne ménage pas la vie. Son front entièrement dégarni et ses cheveux blancs donnaient à ses traits fins et doux un aspect grave et imposant. On se sentait à sa vue pénétré de respect, mais on ne pouvait pas avoir peur de lui.

Ayant précédé les autres, j'aurais dû être entendue la première ; mais lorsque le père Egidio fut assis dans son confessionnal (lequel, comme cela est l'usage en Italie, n'était fermé que par une petite porte basse), il aperçut les enfants qui l'attendaient, et, laissant cette porte ouverte, il fit signe à l'un d'eux d'approcher, et après celui-là aux autres, et ils vinrent ainsi tour à tour se placer devant lui. Il leur parlait en inclinant la tête, tandis que sur ces petits visages levés vers lui, on voyait se peindre une attention pieuse et touchante. Il souriait parfois en les écoutant, puis, lorsque chacun en se retirant lui baisait la main, il la posait ensuite sur leur tête pour les bénir.

Après les enfants, je dus attendre encore ; car, passant brusquement près de moi, un jeune homme vint se jeter à genoux à la place vide, et cette fois la confession fut longue. Le père Egidio, les deux mains appuyées sur les épaules de ce nouveau pénitent, l'écoutait la tête baissée sans l'interrompre ; mais ensuite, lorsque celui-ci se tut, les paroles qu'il entendit en retour furent sans doute de celles qui touchent le cœur, car, en les écoutant, le jeune homme se courba de plus en plus sur les genoux, et quand il se releva, ses yeux étaient inondés de larmes.

Enfin mon tour était venu, et j'étais à la place ordinaire des pénitents. En commençant ma voix tremblait, mais elle se raffermait peu à peu et je continuai avec clarté, avec la volonté d'être sincère. Mes peines, hélas ! et mes fautes se mêlaient étroitement, et je mis à découvert non seulement mon cœur et mon âme, mais ma vie tout entière, éprouvant, tandis que je faisais ces aveux humbles et complets, le bien-être de la pénitence qui ne peut se comparer à celui d'aucun autre aveu, d'aucune autre confiance humaine, quelle que puisse être la sagesse ou la sympathie qui les obtient. Deux ou trois fois, celui qui m'écoutait murmura : « Pauvre enfant ! » Mais il ne m'interrompit pas autrement ; puis, lorsque j'eus fini, il me répondit :

Mme. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer.)

La *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, Place-d'Armes, 13, à Montréal, est venue, par l'attitude qu'elle a prise, détruire la tentation de monopole que les Compagnies étrangères cherchaient à établir. Libre dans son action et guidée seulement par le double intérêt des deux parties intéressées au contrat d'assurance, elle a vu sa garantie recherchée de prime abord par l'assuré Canadien, qui a compris que la concurrence dans la recherche des risques était aussi nécessaire que dans toute autre branche d'affaires.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE." Capital. - - - - - \$6,000,000 Fonds Disponibles, u-delà de - - - - - \$1,031,000 DIRECTEURS: JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz." ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains." M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crdit Foncier du Bas-Canada," Vice-Président de la "Compagnie de Caoutchouc de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co." J. ROSAIRE THIBAUDEAU, Directeur "La Banque Nationale." J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple." W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada." HORACE AYLRWIN, Port Hope. ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puisseance." DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie., Négociants. OFFICIERS: Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL. Gérant Général: ALFRED PERRY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER. Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe. BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque. DÉCÈS En cette ville, le 13 du courant, de consommation, M. Barthélemy Joly, fils aîné de M. Pierre Joly, marchand de cette ville, à l'âge de 25 ans 2 mois et 21 jours. Par semaine! Vente de nos populaires Chromos à l'huile. Catalogue illustré gratuit 12 échantillons pour \$1.00; 100 pour \$6.50. W. H. HOPE, 6-29-5-120 522, Rue Craig, Montréal.

ATELIER DE PIERRES ET DE MARBRES DE LA PUISSANCE, 69 Rue Bleury, Montréal. H. L. CÔDFRAY. Marbre pour Monuments, Tombes Mortuaires, Manteaux de Cheminées, et pour Meubles, et toute espèce d'ouvrages de Marbre et de Pierre pour les Cuinetières. Dessins envoyés sur demande. 6-26-4-115.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFEBVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail VINAIGRERIE en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

LE VIDO. EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES. Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un pré-servatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes. Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint. Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur. Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le DR. GAUTHIER, 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC. On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Étrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition. On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

PRINTEMPS, 1875. Le meilleur assortiment de POELES DE CUISINE AMERICAINS, GLACIERES SABOTIERES, Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçu, le meilleur choix de Corniches et Ornaments de Rideaux, BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc. L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nos expéditions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions : 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge par cent, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centins. MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent par plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$50 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$40. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D., suite à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un échantillon pour notre catalogue illustré. Adressez : F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE." CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE (Marque de Commerce:—"Blood Mixture.") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause. Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai. Des milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTEES de l'univers. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES: HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario: EVANS, MERCOER & Oie., MONTREAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE" Publiée tous les Jedis à Montréal, Canada. Par la Compagnie Burland-Jesbarats. ABONNEMENT: \$3.00 par année. Aux Etats-Unis: 3.50 Par numéro: 7 Centins. Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES: 10 Centins la ligne. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration. L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.